



Une longue marche translinguistique: présence française dans la Nouvelle littérature tibétaine.

Lara Maconi

► To cite this version:

Lara Maconi. Une longue marche translinguistique: présence française dans la Nouvelle littérature tibétaine..
Muriel Detrie. France-Asie: Un siècle d'échanges littéraires, pp.205-236, 2001. <hal-01300750>

HAL Id: hal-01300750

<https://inalco.hal.science/hal-01300750v1>

Submitted on 20 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

France-Asie

un siècle d'échanges littéraires

Textes réunis et présentés par
Muriel Détrie

*Ouvrage publié avec le soutien de l'Université de la Sorbonne-Nouvelle (Paris 3),
du Service Culturel du Bureau de représentation de Taipei en France et de la
Fondation pour l'Étude de la Langue et de la Civilisation Japonaises.*

ISBN : 2-84279-117-7

Tous droits réservés pour tous pays

©Librairie You Feng 2001

à Étiemble



Librairie You Feng
Libraire-Editeur

45, rue Monsieur le Prince
75006 Paris - France
66, rue Baudricourt
75013 Paris - France

Tél : 01 43 25 89 98
Fax : 01 43 54 76 92
Tél : 01 53 82 16 68
Fax : 01 53 82 12 68

Une longue marche translinguistique : présence française dans la nouvelle littérature tibétaine¹

La traduction en chinois de *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*² d'Alexandra David-Néel (1868-1969), publiée aux Éditions du Peuple du Tibet en 1997, constituait une des lectures privilégiées des jeunes intellectuels tibétains pendant l'été 1999³. L'œuvre eut un certain retentissement dans les milieux savants au Tibet, son principal intérêt résidant dans la présentation du regard que l'Occident (par les propos d'Alexandra David-Néel) portait sur le Tibet d'avant l'occupation chinoise. N'étant pas traduit en tibétain, le récit de la célèbre exploratrice française n'était accessible qu'en chinois et à ceux des Tibétains qui maîtrisaient le chinois. Cet exemple, dans l'actuel contexte tibétain, est loin de constituer une exception. Depuis l'occupation chinoise du Tibet dans les années 1950, et surtout à partir du début des années 1980, avec la mise en place de la politique chinoise de l'ouverture, les Tibétains peuvent accéder relativement facilement au marché éditorial chinois. Faute de traductions en tibétain, les écrivains tibétains s'ouvrent au monde littéraire international en lisant la littérature chinoise, les traductions chinoises de nombre d'œuvres étrangères et tout ce que la Chine publie sur les divers pays étrangers. Les jeunes Tibétains éduqués découvrent, entre autres, la France, sa culture, sa littérature.

¹ Je tiens à remercier Pierre Arène et Heather Stoddard pour avoir lu cet article.

Pour une juste compréhension de cet article, les prémisses suivantes me semblent nécessaires : 1) Seule la nouvelle littérature tibétaine rédigée au Tibet occupé par la Chine fait l'objet de mon étude, la littérature tibétaine écrite dans la diaspora n'étant pas l'objet de ma réflexion ici ; 2) par Tibet de Chine j'entends les trois grandes régions de culture traditionnelle tibétaine (Bod chol-kha gsum) faisant partie aujourd'hui de la RPC, à savoir dBus-gTsang (aujourd'hui dans la Région Autonome du Tibet), A-mdo (6 préfectures autonomes tibétaines au Qinghai, 1 préfecture et 1 comté autonome tibétain au Gansu), Khams (2 préfectures et 1 comté autonome tibétain au Sichuan et une préfecture autonome tibétaine au Yunnan) ; 3) par littérature « tibétaine » j'entends la littérature rédigée par des écrivains tibétains d'expression tibétaine, chinoise ou autre. Mon discours ne repose pas sur une vision « ethnique » de la littérature. Simplement, mon argumentation privilégie, ici, une réflexion sur l'activité littéraire des Tibétains en tant qu'acteurs littéraires en RPC ; 4) par conséquent, « littérature tibétaine » ne signifie ici ni la seule littérature en langue tibétaine, ni la littérature des diverses nationalités habitant au Tibet, ni la littérature traitant du Tibet ; 5) afin de faciliter la lecture de cet article, les noms des écrivains tibétains et les titres de leurs œuvres sont proposés en translittération Wylie lorsqu'il s'agit d'un écrivain ou d'une œuvre d'expression tibétaine, et en *pinyin* lorsqu'il s'agit d'un écrivain ou d'une œuvre d'expression chinoise.

² Alexandra David-Néel, *Voyage d'une Parisienne à Lhasa*, Paris, Plon, 1927, 1999. Trad. ch. : Dawei Ni'er (David-Néel), *Yi ge Bali nūzi de Lasa lixianji* (sous-titre : *An Adventure to Lhasa About a Paris Lady*), Lhasa, Xizang renmin chubanshe, 1997, 328 pp.

Mes informateurs me signalent que, du même auteur, il existe aussi une version chinoise de *Le Vieux Tibet face à la Chine Nouvelle* : Yalisha . Dawei . Erni (A. David-Néel), *Le Vieux Tibet face à la Chine nouvelle* (titre chinois non précisé), Li Fanwu, Zhang Daoan trs., Lhasa, Xizang shehui kexueyuan ziliao qingbao yanjiu, neibu ziliao, 1983.

³ Constataction personnelle. Mission au Tibet, avril-octobre 1999.

L'anecdote ci-dessus rapportée sert à la fois d'illustration et d'introduction à la problématique que je voudrais traiter ici. Dans la mesure où *Yi ge Bali nūzi de Lasa lixianji* (*Voyage d'une Parisienne à Lhasa* ; litt. *Les aventures dangereuses d'une Parisienne à Lhasa*) consiste en une traduction en chinois d'une version anglaise d'un texte originellement écrit en français (texte chinois qui concerne directement un lectorat de Tibétains résidant en RPC), elle constitue un exemple évident de « pratique translinguistique »⁴. Dans mon étude, cette expression se veut évocatrice de la chaîne de traductions qui marque le parcours du texte étranger à partir de sa langue originelle jusqu'au tibétain, via des traductions-relais en chinois, qui à leur tour, depuis la fin du XIX^e siècle, ont parfois été réalisées à partir de traductions-relais japonaises, russes, anglaises des textes occidentaux. Par rapport aux analyses proprement sinologiques qui étudient cette chaîne translinguistique jusqu'à la traduction chinoise, ma réflexion, dans cet article, veut prendre en considération un anneau supplémentaire de la chaîne qui concerne directement le lectorat tibétophone en RPC. Il s'agit de l'anneau qui conduit de la version chinoise à la traduction tibétaine des œuvres étrangères, plus précisément des textes français. Dans l'étude ici proposée, le point de départ de ma réflexion prend en considération le contexte politico-culturel spécifique du Tibet depuis les années 1950 quand, suite à l'occupation chinoise, les Tibétains deviennent une minorité nationale en RPC, leur culture et leur langue étant considérées comme minoritaires dans le discours politico-culturel de Pékin. Ce contexte spécifique seul explique pourquoi le dernier anneau de la chaîne translinguistique (anneau qui va du chinois vers le tibétain) est devenu un passage « forcément » obligé dans le travail de réception de la littérature étrangère au Tibet aujourd'hui.

Dans cet article, donc, il ne s'agira pas de vérifier la disponibilité effective, au Tibet, de la littérature étrangère traduite en chinois, ni d'étudier sa réception par les Tibétains. Mes propos privilégient une réflexion sur la présence de la littérature française au Tibet en langue tibétaine.

Mon étude s'articule de la façon suivante :

- 1) Premièrement, il s'agira de brosser les lignes générales de l'actuel panorama littéraire tibétain.
- 2) Deuxièmement, il s'agira de montrer l'importance que le débat sur la traduction littéraire revêt dans le contexte de la nouvelle littérature tibétaine en tibétain, en dépit du fait que la pratique de la traduction de la littérature étrangère (française, entre autres) est balbutiante. La question du « translinguisme » est aussi considérée du point de vue de la critique tibétaine.
- 3) Ensuite, je propose une étude, focalisée sur la littérature française, des modes de médiation et des activités réceptrices des maisons d'édition et de certaines revues littéraires tibétaines.

⁴ Expression suggérée par l'étude de Lydia Liu sur les pratiques translinguistiques des écrivains chinois au début du XX^e siècle. Voir, Liu Lydia H., 1995.

Le bilan ci-dessous avancé se base sur le recensement d'un ensemble de magazines de littérature tibétaine et une série d'interviews effectuées au Tibet auprès de nombreux acteurs de la littérature contemporaine tibétaine (éditeurs et écrivains)⁵. Parmi les magazines de littérature tibétaine (en tibétain et en chinois) recensés, trois magazines ont été privilégiés : *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* (*Art et littérature tibétains*), *Xizang wenxue* (*Littérature tibétaine*), *sBrang-char* (*Douce pluie*). L'ensemble des revues consultées pour chaque titre présente des lacunes. Des 118 numéros de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* parus jusqu'à juin 2000, j'ai pu en dépouiller 54 et consulter les tables des matières de 32 autres numéros. Des 165 numéros de *Xizang wenxue* parus jusqu'à décembre 1999, j'en possède 112. Quant à *sBrang-char*, sur un total de 78 numéros publiés entre 1981 et 1999, je ne dispose que de 23 exemplaires. À partir des années 1990, mes matériaux se font plus complets. D'autres revues de littérature tibétaine ont été consultées d'une manière ponctuelle : *Lhag.yag* (*Yak divin*), *Zla-zer* (*Clair de lune*), *Lho-kha'i rtsom-rig sgyu-rtal* (*Art et littérature du Lho-kha*), *Gesang hua* (*Fleurs skal-bzang*), *Gongga shan* (*Mont Gangs-dkar*), etc. Les magazines en tibétain ont été privilégiés en raison des objectifs de mon analyse. De plus, une lecture rapide des revues de littérature tibétaine d'expression chinoise permet de constater que, dans l'économie de ces magazines, la place réservée aux littératures étrangères en termes de traductions et critiques est très faible⁶. Cela ne signifie pas pour autant que les écrivains collaborant à ces magazines ne sont pas imprégnés de littérature étrangère, notamment française. Au contraire, Zhaxi Dawa (interprète privilégié du réalisme magique en Chine), Se Bo (et ses nouvelles d'inspiration existentialiste), Yang Zhen (et le réalisme balzacien de son roman *Wu xingbie de shen*, *La Divinité asexuée*), Mei Zhuo (qui dédie à Camille Claudel un groupe d'onze compositions de prose poétique intitulé « Yige nüren », « Une femme »), etc., sont influencés par la littérature française⁷.

⁵ Je précise que mes propos ainsi que les conclusions tirées font partie d'une étude plus vaste et en cours de réalisation et nécessitent d'être ultérieurement intégrés, développés et approfondis. Je rappelle que la nouvelle littérature tibétaine est un sujet relativement nouveau dans le domaine de la tibétologie et des études asiatiques, qu'à présent des recherches académiques sont en cours, et que l'accès aux sources n'est pas toujours facile. Un important travail de terrain s'avère impératif. Le corpus des magazines utilisé pour cet article est incomplet. Aucune documentation n'est disponible en France, une faible partie des textes est accessible en Chine, et le travail de récupération des matériaux s'avère difficile, fragmentaire et incomplet même au Tibet où, pour le moment, rien à ce sujet n'est catalogué, recensé ou informatisé.

⁶ Ces revues s'orientent d'avantage vers la recherche et l'affirmation d'une soi-disant « tibétanité » littéraire d'expression chinoise, tibétanité souvent mise en question par une partie de l'intelligentsia et du lectorat tibétains du fait de la langue chinoise de rédaction. La spécificité propre de ces revues se veut liée plus à un caractère régional/ethnique qu'à une ouverture littéraire internationale copieusement présentée en chinois dans des publications proprement chinoises.

⁷ Voir Zhaxi Dawa, 1990, 1994, 1995 ; Se Bo, 1997 ; Mei Zhuo, « Yige nüren », in Mei Zhuo, *Sanwen shi xuan* (*Poèmes en prose. Un choix*), Guizhou renmin chubanshe, 1998, 116-120. Pour Yang Zhen, voir Lara Maconi, 1998. L'interview de cet auteur ainsi que la traduction d'un court essai et de la nouvelle « Wu xingbie de shen » (*La divinité asexuée*) par Lara Maconi, sont à paraître in Lara Maconi, 2001 (c). Une analyse intertextuelle et intersémiotique de ces textes pourrait être intéressante dans une étude ultérieure.

I. La nouvelle littérature tibétaine. Introduction

Au début du XX^e siècle, le Pays des Neiges s'ouvre à la modernité. D'importantes mesures de changement sont adoptées sous le règne du XIII^e Dalai-lama (1876-1933), une nouvelle intelligentsia progressiste inspirée par des idéaux républicains (voire socialistes) commence à se former, et une littérature nouvelle commence à voir le jour, la figure emblématique de dGe-'dun Chos-'phel (1905-1951) constituant le trait d'union entre classicisme et innovation en littérature⁸. Pendant ses douze années en Inde, lié à des milieux savants internationaux très divers, dGe-'dun Chos-'phel apprit, entre autre langues, l'anglais et le sanskrit, s'initia à la littérature persane, composa des poèmes en anglais et publia des articles en anglais sur *Mahabodhi*, entre 1939 et 1941. En 1938, il écrivit, entre autres, *'Dod-pa'i bsTan-bcos* (*De l'amour*) une sorte de réformulation littéraire en tibétain du *Kâmâ Sûtra* de Vatsyayana, et il révisa la traduction anglaise du *Deb-ther sNgon-po* (*Les Annales bleues*) réalisée par G. Roerich. On lui attribue la traduction du tibétain en anglais du *Bodhicaryâvatâra*, et une version de l'anglais au tibétain du *Manuel de commandes militaires*⁹. Pour ce qui est de traductions de textes français en tibétain pendant cette période précédant l'occupation chinoise du Tibet, notons qu'une version tibétaine (probablement une traduction paraphrasée) de l'essai de René Guénon *Le Règne de la quantité et les signes des temps* fut réalisée en 1948 par Marco Pallis et Enchal Kazi du Sikkim. Elle fut publiée à Kalimpong en 1950 par les Éditions tibétaines du miroir fondées par mThar-phyin Bha-bu-lags, ami proche de dGe-'dun Chos-'phel¹⁰.

Il faudra néanmoins les bouleversements politiques, sociaux et culturels apportés par l'occupation chinoise du Tibet en 1950 pour que la littérature tibétaine connaisse des changements radicaux. Le réalisme socialiste et le romantisme révolutionnaire supplantent la vision traditionnelle – religieuse et réservée à l'élite éduquée – de la littérature au Tibet. La littérature, selon les directives politiques

⁸ Sur dGe-'dun Chos-'phel et pour une analyse socio-culturelle de toute la première moitié du XX^e siècle au Tibet, voir Heather Stoddard, 1985. Pour une étude historique de cette période, voir Melvin C. Goldstein, 1989.

Je rappelle que la littérature tibétaine s'inscrit dans une tradition millénaire et compte parmi les plus grandes d'Asie. Les premiers textes anciens remontent au VII^e siècle, et diverses œuvres classiques font déjà partie du patrimoine littéraire mondial : les aphorismes de Sa-skya Pandita (XII^e s.), les chants de Mi-la ras-pa (XIV^e s.), les poèmes du VI^e Dalai-lama (1683-1706), ou encore l'épopée de Gesar de Ling, entre autres.

⁹ Voir H. Stoddard, 1985, 347-354.

¹⁰ Je remercie Tashi Tsering de l'Amnye Machen Institute de Dharamsala pour cette information. Dans son e-mail daté du 30 septembre 2000 il ajoute : « [...] It [the translation] was edited and proof read by a Tibetan scholar Dge-ran Rig-'dzin dbang-po and Dge-tshul Blo-bzang rGyal-mtshan. It has 129 folios (I think) and published in Poti or Tibetan *dpe-cha* format by letter press. »

mThar-phyin Bha-bu-lags (1890-1976), missionnaire chrétien originaire de Khunuwar (Himachal Pradesh), auteur de nombreux livres scolaires tibétains, fonda en 1925 le premier journal en langue tibétaine, le *Me-long* (*Miroir*) aux Éditions du miroir à Kalimpong. dGe-'dun Chos-'phel (1905-1951) travailla avec lui au moment de son séjour à Kalimpong. mThar-phyin, le *pandit* Rahul Sanskritayan (bouddhologue indien et communiste militant) et le savant russe G. Roerich (orientaliste et explorateur) furent les amis proches de dGe-'dun Chos-'phel en Inde. Voir H. Stoddard, 1985, 157-166.

de l'époque maoïste, sort des monastères et du milieu aristocratique pour rejoindre les « masses ». Une partie de la jeune intelligentsia tibétaine des années 1950, enthousiasmée par le nouveau climat socio-culturel, chante en tibétain les louanges de la technologie et des réalisations socialistes. Des hymnes à la voiture, aux ponts-et-chaussées, à la voie ferrée, à l'électricité, etc. sont composés par des Tibétains en tibétain selon les modes de la littérature socialiste d'inspiration soviétique et, plus directement, maoïste¹¹.

Non seulement la vision de la littérature et les contenus littéraires changent au Tibet, mais au niveau linguistique, l'occupation chinoise provoque une vraie révolution dans la littérature tibétaine. À partir des années 1950, une véritable situation de diglossie s'instaure au Tibet. Le chinois devient la langue officielle, le tibétain est rétrogradé au rang de langue secondaire, son apprentissage et son emploi officiel (interdits pendant la Révolution Culturelle) restant limités, jusqu'à présent. En littérature, bien que de nombreux auteurs continuent à écrire en tibétain, une partie de la jeunesse intellectuelle éduquée en chinois comme langue première (souvent comme langue unique) est cependant obligée de choisir le chinois comme langue de rédaction. Parfois, c'est la perspective d'un plus grand marché éditorial qui pousse les jeunes écrivains tibétains à composer en chinois. Un panorama littéraire composite se déploie, donc, au Pays des Neiges depuis les années 1950, où se côtoient une littérature tibétaine d'expression tibétaine (vivante et florissante en dépit de la politique de Pékin), une littérature tibétaine d'expression chinoise, et une littérature chinoise rédigée par des militaires et des intellectuels chinois installés au Tibet par vagues successives à partir des années 1950¹². Depuis, au Tibet, l'expression littéraire d'une certaine « continuité » avec la tradition cohabite avec la manifestation d'une « rupture » majeure. La littérature contemporaine tibétaine reflète la coexistence, au sein d'un unique contexte social, de deux cultures ayant des relations parfois antithétiques, sûrement complexes, qui peuvent aboutir à des résultats de métissage et d'hybridation linguistique et littéraire très intéressants.

De nos jours, la culture tibétaine est bien plus diversifiée, bien plus riche et bien plus complexe que ce que Pékin d'un côté, et Dharamsala de l'autre, dépeignent avec emphase sur la scène internationale. Le Tibet n'est pas un « Paradis perdu » mais il ne symbolise pas pour autant la « réalisation socialiste ». En fait, le Tibet actuel est une société nouvelle, où se développe une culture en pleine mutation dont les caractéristiques et les multiples facettes sont pour le moins révélatrices d'une société en phase de transition. La période actuelle est

¹¹ Parmi les premiers Tibétains d'éducation traditionnelle qui expérimentèrent le réalisme socialiste en littérature, rappelons, entre autres, le *dge-bshes lha-ram-pa* du Monastère de Sera, rinpoche Tsha-sprul mNga'-dbang Blo-bzang (1880-1957) qui salua les merveilles du nouveau progrès technologique dans son poème sur l'avion « Le pigeon de fer argenté » (lCags kyi phug-ron dngul skya-mdog).

¹² Dans les années 1950, la première vague de militaires chinois en poste au Tibet produisit de nombreux écrivains : Liu Ke, Xu Huaizhong, Gao Ping, etc. On trouve aussi des intellectuels : le critique littéraire et journaliste du *Xizang Ribao* Li Jiajun, le professeur et critique de littérature tibétaine contemporaine Geng Yufang, le poète Yang Tao, etc. La deuxième vague de Chinois arrive au Tibet autour de 1976-78. Ce sont des étudiants. Certains deviendront des écrivains connus : Ma Yuan (déjà très renommé à l'époque de son arrivée au Tibet), Ma Lihua, Jin Zhiguo, Zi Wen, Li Shuangyan, etc.

une période critique de réorganisation culturelle, caractérisée par une tendance générale à reconsidérer la culture traditionnelle, aussi bien que les innovations introduites d'une façon accélérée et désordonnée depuis l'occupation chinoise. C'est dans ce contexte que se situe la « nouvelle littérature » tibétaine, et les textes des jeunes écrivains traduisent la diversité et la complexité des exigences, des problèmes et des aspirations auxquels est confrontée la société tibétaine aujourd'hui.



La « nouvelle littérature » proprement dite (*rtsom-rig gsar-ma* ou *gsar-rtsom*) ne naît au Tibet qu'au début des années 1980, une fois la Révolution Culturelle terminée, et la politique chinoise d'ouverture mise en place. La soif de changement parmi les jeunes est grande, l'élan novateur en littérature est puissant, modernisation étant synonyme d'innovation par rapport à la tradition littéraire tibétaine et à la récente domination du réalisme socialiste. Des magazines littéraires dans les deux langues font leur apparition au Tibet, contribuant de façon significative à la création d'une littérature nouvelle. Parmi les périodiques les plus prestigieux, on citera ceux qui font figure de pionniers : *Xizang wenxue*, *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, *sBrang-char*. *Xizang wenxue* (Littérature tibétaine, en chinois) fut lancé à Lhasa en 1977 trois ans avant que la Fédération des arts de la RAT (*Xizang zizhiq wenlian*) soit fondée en 1980. La revue (qui avant 1984 portait le nom de *Xizang wenyi*, *Art et littérature tibétains*), fut conçue par un petit groupe d'enthousiastes soldats-écrivains chinois suivis par des collaborateurs tibétains. Vétérans du Tibet (*lao Xizang*), amateurs de littérature et, d'une certaine façon, sentimentalement attachés au Pays des Neiges, ils imprimaient la revue à l'imprimerie militaire où, aujourd'hui, *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* (*Art et littérature tibétains*, en tibétain) est toujours imprimé. Il faudra attendre la fondation de la Fédération des écrivains de la RAT en 1980 pour que *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* (*Art et littérature tibétains*), soit lancé à Lhasa en 1980. Un lectorat très enthousiaste attendait la sortie du magazine qui, tiré à 10 000 exemplaires, fut épuisé en quelques jours. Entre 1980 et 1982, le magazine sort à raison de 4 numéros par an. Par la suite, il deviendra un bimensuel et jusqu'à présent, il sort à raison de 6 numéros par an. *sBrang-char* (*Douce pluie*), lancé en 1981, est édité à Xining et sort régulièrement à raison de 4 numéros par an. Cette revue constitue le pôle éditorial de la région de l'A-mdo mais elle compte parmi les références fondamentales pour les publications en tibétain dans toutes les régions tibétaines. Le nombre de revues de littérature au Tibet est, aujourd'hui, bien supérieur à celles ici mentionnées. On notera que ce sont surtout les magazines littéraires en tibétain qui connaissent une prolifération exceptionnelle. On imprime des journaux littéraires ronéotypés dans les écoles et dans les centres culturels locaux. Certains monastères ont récemment commencé à imprimer leurs propres magazines littéraires où diverses rubriques sont dédiées à la littérature moderne¹³.

¹³ Voici quelques titres que j'ai pu récupérer sur le terrain : *Ri skyes me-tog* (*Fleurs des montagnes*), ronéotypé, édité par les étudiants de l'Institut des Nationalités du nord-ouest à Lanzhou au début des années 1980. La revue a été par la suite supprimée. Elle fut lancée par l'Jang-bu, Tshe-ring Don-grub et rDo-rje Tshe-ring, alors élèves du département de tibétain qui comptent, aujourd'hui, parmi les auteurs les plus importants d'expression tibétaine ; *rMa-klong spyang-chab* (*Tourbillons de lames sur les plaies*) à présent ronéotypé par les élèves de l'Institut des Nationalités du nord-ouest à Lanzhou, département de tibétain. *Chos bzang dga'-tshal* (*Le Paradis du bon Dharma*), magazine de culture centré sur la littérature, en particulier sur la poésie classique et moderne, lancé en 1997 par le monastère de Tag-tsha, au Kham (province du Sichuan).

En revanche, les magazines de littérature tibétaine en chinois¹⁴ (après l'explosion au début des années 1980, avec des auteurs qui obtiendront une reconnaissance internationale tels que Zhaxi Dawa, Se Bo, A Lai) manquent de plus en plus d'un lectorat fidèle. Le lecteur sinophone s'adresse de plus en plus aux périodiques littéraires proprement chinois, accessibles au Tibet, dont certains de très bonne qualité littéraire.

Pendant les années 1980, l'activité littéraire des jeunes Tibétains prend un rythme absolument frénétique. Tout le monde écrit (compte tenu du fait que 2/3 de la population tibétaine est illettrée) : les enseignants, les hommes politiques, les religieux, les érudits, mais aussi les nomades et les paysans ; les jeunes écrivent, les femmes écrivent. Le groupe éditorial de *sBrang-char* estime avoir publié environ 5000 textes de 1000 auteurs différents (entre jeunes aspirants, amateurs et professionnels) depuis la création de la revue en 1981. Chaque année environ 200 textes (parmi les 2000 manuscrits reçus) sont publiés dont la grande majorité est constituée de poèmes¹⁵. À partir des années 1980, des cercles d'écrivains amateurs voient le jour dans les universités mais aussi dans les monastères¹⁶. On organise des groupes d'études (*bzhugs-mol tshogs-du*), d'ateliers d'écriture (*rtsom-rig gi slob-sbyong 'dzin-grva-khag*), des salons d'écrivains (*rtsom-pa-po'i dpung-khag*), des festivals de poésie (à Chab-cha, en A-mdo, par exemple), des compétitions de composition autour d'un même titre¹⁷, des prix littéraires, etc.

Pour ce qui est de la distribution géographique des pôles de la nouvelle littérature tibétaine, ils se situent 1) à Lhasa, pour le Tibet central ; 2) à Chab-cha (Hainan zhou, Qinghai) et à Hezuo (Gannan zhou, Gansu) pour l'A-mdo (Xining faisant figure de base logistique des activités littéraires de cette région qui est, sans aucun doute, aujourd'hui la plus active culturellement au Tibet) ; 3) à Dar-rte-mdo (Kanding) et Bar-khams pour le Kham. Pékin aussi compte parmi les lieux importants d'activité littéraire tibétaine en RPC, avec le Centre de recherche en tibétologie, la Maison d'édition et le magazine qui lui sont rattachés, et tous les écrivains du Pays des Neiges désormais mutés dans la capitale chinoise¹⁸.

¹⁴ Outre le déjà mentionné *Xizang wenxue*, parmi les magazines majeurs de littérature tibétaine d'expression chinoise on trouve : *Gesanhua* (*Fleurs skal-bzang*) en A-mdo ; *Gonggashan* (*Mont Gangs-dkar*) au Kham.

¹⁵ Communication personnelle, Xining, octobre 1999.

¹⁶ Au très célèbre monastère de Bla-brang (Gansu, préfecture de Gannan), deux groupes de moines-poètes organisent des débats poétiques et des compétitions de composition poétique : les traditionalistes « Srol-rgyun srol-nag » (litt. Les coutumes noires, poésie en style classique) ; et les avant-gardistes « Rang-mos rkang lo-ma » (litt. Les boîtes selon leur propre désir, poésie en vers libre).

¹⁷ En guise d'exemple, voir les trois nouvelles de A-smyon bKra-shis don-grub, Rang-sgra, bKra-bha portant le même titre : « 'Pho-gyur » (Vicissitudes), *sBrang-char*, 1998.1, 4-52.

¹⁸ Habitent Pékin les auteurs suivants : 'Jam-dpal rGya-mtsho (du Kham, bilingue), Reb-gong rDo-rje-mkhar (A-mdo), Pad-ma-mtsho (A-mdo, a abandonné la composition), Danzhu Angben (de l'A-mdo, Vice-recteur de l'Université des nationalités), Yang Zhen (de Lhasa), Jimi Pingjie (du Kham ; rédacteur chez *Minzu wenxue*, *Littérature des Nationalités*).

Plusieurs jeunes écrivains talentueux sont déjà entrés dans les annales de la nouvelle littérature tibétaine. Parmi les écrivains rédigeant en tibétain, on rappellera : Don-grub-rgyal (1953-1985), « l'enfant terrible de la nouvelle littérature tibétaine »¹⁹, savant et écrivain polyvalent, auteur, entre autres, de « Lang-tsho'i rbad-chu » (Le Torrent de la jeunesse), le premier poème tibétain moderne en vers libres (*rang-mo'i snyan-ngag*, litt. « selon son propre désir »²⁰) publié dans le deuxième numéro de *sBrang-char* en 1983 ; dPal-'byor (1941), auteur de *gTsug-g.yu*, *La Turquoise de tête*, le premier roman moderne en tibétain publié en 1985²¹. Et puis, O-rgyan rDo-rje (1961), bKra-shis dPal-ldan (1962), lJang-bu (1963), 'Juskal-bzang (1960)²², etc. Parmi les voix les plus représentatives de la littérature tibétaine d'expression chinoise signalons Zhaxi Dawa (1959), Jiangbian Jiacao (1939) auteur de *Gesang Meiduo*, le premier roman de la nouvelle littérature tibétaine publié en chinois en 1980, et en traduction tibétaine par l'auteur lui-même en 1982 ; le poète Yidan Cairang²³ (1933) dit « Lion des montagnes enneigées » ; Danzhu Angben (1955), A Lai (1959), Se Bo²⁴ (1956), Yang Zhen²⁵ (1963), Wei Se (1966)²⁶, Mei Zhuo (1966), etc.

Les jeunes écrivains tibétains se nourrissent à la fois de leur propre tradition, ancienne et classique, de la tradition chinoise, des textes modernes que la littérature chinoise connaît depuis le début du XX^e siècle, mais aussi des doctrines socialistes jamais reniées officiellement jusqu'à nos jours. Ils s'ouvrent et se rapprochent du monde qui les entoure en lisant les traductions chinoises de nombreux poètes, romanciers, philosophes du monde entier, Hugo, Balzac, Dumas, Maupassant, Baudelaire, Sartre, Whitman, Eliot, Tagore, Ezra Pound, Kafka, Joyce, García Márquez, Faulkner, Hemingway, Updike, Pirandello, Dostoïevski, Tolstoï, Petöfi, mais aussi Cao Xueqin, Lu Xun, Zhu Ziqing, Ba Jin, Lao She, Jia Pingwa, etc.²⁷ Le contact avec la littérature internationale se traduit par des expérimentations littéraires diverses, conduites souvent au fil des lectures et de l'inspiration du moment, et qui (faute de moyens linguistico-culturels) résultent rarement de recherches littéraires approfondies. Le renouvellement en littérature passe par de nombreuses innovations de genre, de style, de contenu. Tout en gardant un penchant presque viscéral pour la poésie (*snyan-rtson*), les jeunes auteurs tibétains expérimentent la prose (*lhug-rtson*), la fiction (*sgrung-rtson*), la littérature de reportage (*gnas-zhu'i rtson-rig*), etc., s'inspirant des

modèles chinois et étrangers traduits en chinois. À côté de compositions plus sobres, plus réalistes, plus ancrées dans la tradition, la poésie en vers libres voit le jour, la fiction montre des traits avant-gardistes (discontinuité temporelle, dislocation spatiale, démembrement du discours, non-linéarité du récit), et expérimente le réalisme magique, le monologue intérieur, l'humour noir, etc. Parfois, les formes anciennes et classiques de la littérature tibétaine (comme les *spel-ma* ou *spel-tshig*, sk. *campû*, des compositions où alternent prose et poésie ; les *ka-bshad*, acrostiches) sont utilisées pour dire des contenus complètement nouveaux : l'amour et toute la palette bariolée des sentiments humains, l'homme et son individualité, les petites choses du quotidien, la nostalgie du pays, l'évocation de la grandeur ancienne et les regrets face à la décadence récente, les conflits entre générations, la condition de la femme, les problèmes sociaux (la corruption des cadres, mais aussi l'ignorance et les croyances aveugles). D'une certaine façon, la célèbre formule de Nietzsche « Dieu est mort » est d'actualité au Tibet aussi, et la littérature devient alors un moyen pour éveiller les esprits à la modernité, et se fait elle-même porte-parole d'une sensibilité moderne où toute chose est observée avec un regard désenchanté, à la fois critique et sceptique, ce qui nous renvoie à dGe-'dun Chos-'phel et à Lu Xun, les références les plus évoquées par les auteurs eux-mêmes.

II. Traduction et pratiques translinguistiques

Traduire : du latin *traducere*, « faire passer », selon le dictionnaire, « faire passer un texte d'une langue dans une autre », et, par analogie, transposer, transmettre, communiquer, échanger. Le mot est évocateur d'activités médiatrices, d'échanges culturels, de voyages d'idées, de communications inter-/translinguistiques, de diffusion du savoir. *Traduire* c'est aussi *trahir* nous rappelle un dicton évoquant l'inévitable écart linguistico-culturel qui accompagne toute pratique de traduction. De plus, dans des contextes politiquement sensibles où centre et périphérie interagissent de manière inégalitaire sur le plan civil, social et culturel, *traduire* peut devenir un moyen efficace à travers lequel le centre exprime son pouvoir par rapport à la périphérie.

La traduction, dans tous ces sens divers, occupe une place de choix dans la culture tibétaine ancienne et moderne. Les Tibétains ont été, durant toute leur histoire, de grands voyageurs et d'excellents traducteurs. Les contacts fréquents avec les cultures voisines (Inde, Chine, Mongolie, peuples turcs et arabes) ont énormément contribué à enrichir le substrat culturel indigène, ainsi que la langue et la littérature tibétaines. L'important travail de traduction des textes bouddhistes pendant la première période de diffusion du bouddhisme (*sngad-ar*, VII-IX^e s.), qui continua et se développa pendant la deuxième période (*phyidar*, à partir du XI^e s.), constitue un exemple tangible de l'importance que les Tibétains ont toujours attachée à la pratique de la traduction. Ye-shes-sde (environ 812) et Rin-chen bZang-po (958-1055) sont traditionnellement mentionnés comme les traducteurs principaux, chacun pendant ces deux périodes respectives, mais l'ampleur de l'œuvre traduite indique que le travail était réalisé par équipes plutôt que d'une manière individuelle. On rappellera l'école de traducteurs dirigée par l'empereur Khri-srong lDe-btsan (755-797) où travaillaient conjointement *pandit*

¹⁹ Voir Françoise Robin, 1998. Voir aussi Heather Stoddard, 1994 qui a présenté cet auteur au monde occidental.

²⁰ Comme précisé par Françoise Robin dans « Entre tradition et modernité », in *Action Poétique*, Hiver 1999-2000, 10.

²¹ Une traduction française réalisée sur plusieurs années pendant le cours de littérature tibétaine de DREA à l'INALCO tenu par Heather Stoddard est en cours de révision.

²² Pour la traduction française des poèmes de ces auteurs, voir F. Robin, N. Tournadre tr., in *Action poétique*, 1999. Voir aussi L. Maconi, 2001 (a).

²³ Sur ce poète, voir Lara Maconi, 2001 (b).

²⁴ Sur cet auteur, voir Se Bo, 1997.

²⁵ Sur cet auteur, voir Lara Maconi, 1998, 2001 (c).

²⁶ Sur cet auteur, voir Lara Maconi, 2001 (a).

²⁷ Certaines traductions d'œuvres modernes en tibétain réalisées dans la diaspora restent officiellement inaccessibles au Tibet de Chine. Voir, par exemple, la traduction de *Gitanjali* de R. Tagore réalisée par Samdong Rinpoche, Dharmasala, 1983.

indiens, moines chinois et *lo-tsâ-ba* tibétains ; les ateliers de traduction sous Sad-na-legs (804-815) où on élabore des règles strictes de traduction et la compilation du *Mahāvīyutpatti* (le premier glossaire sanskrit-tibétain retrouvé à Dunhuang). On remarquera les nombreuses traductions, adaptations et transcriptions de textes étrangers (sanskrits, chinois, etc.) retrouvées parmi les manuscrits de Dunhuang²⁸. Puis, à partir du XI^e siècle, des textes importants pour l'évolution littéraire tibétaine classique et moderne deviennent accessibles en tibétain : tous les écrits bouddhistes inédits en tibétain auparavant ; mais aussi le *Kāvyaḍarśa* de Dandin²⁹, une version abrégée du *Da Tang Xiyuji* (*Relation sur les contrées occidentales de l'empire des Tang*)³⁰ et, plus récemment dans l'histoire, la Bible³¹, deux versions tibétaines du *Honglou meng* (*Le Rêve dans le pavillon rouge*, tib. *Khang-chen dmar-po'i rmi-lam*)³², le très apprécié *Shuihu zhuan* (*Au bord de l'eau*, tib. *Chu-ngogs gtam-rgyud*)³³, le *Sanguo zhi yanyi* (*Les Trois royaumes*, tib. *rGyal-khab gsum gyi sgrung*)³⁴, les poèmes de Mao Zedong, sans oublier l'important corpus de traduction en tibétain de documents administratifs et de propagande politique chinoise aussitôt réalisé au Tibet au début des années 1950.

Dans le contexte actuel de la nouvelle littérature tibétaine, le débat sur la nécessité et l'importance de traduire occupe une place fondamentale en dépit du fait que l'activité de traduction demeure insuffisante. Tshe-rdor (ch. Ci Duo), vice éditeur-en-chef de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, écrivain bilingue (tibétain et

²⁸ Nombreuses sont les traductions trouvées parmi les manuscrits de Dunhuang : des parties du *Vinaya* et des *sūtra* mahayaniques (*Prajñāpāramitā*), du *Rāmāyana* et des classiques chinois (*Shangshu*, *Shujing*, *Zhanguoce*, *Shiji*), etc.

²⁹ *Kāvyaḍarśa* : texte indien de poétique du VIII^e siècle. Premièrement traduit en tibétain par Sa-skya Pandita (1182-1251), ce texte deviendra le canon esthétique de la poésie ornée *snyan-ngag* et, en général, des belles-lettres classiques au Tibet. Sur les activités tibétaines de traduction pendant la première et la seconde période de diffusion du bouddhisme, voir M. Kapstein, 2001 ; D. S. Ruegg, 1995.

³⁰ *Da Tang Xiyuji* (*Relation sur les contrées occidentales de l'empire des Tang*) : témoignage du voyage en Inde (629-645) laissé par le pèlerin Xuanzang. Ce texte constitue la source historique du *Xiyouji* (*Les Pérégrinations vers l'ouest*), roman du XVI^e siècle attribué à Wu Cheng'en.

La traduction tibétaine par mGon-po-skyabs se situe autour de 1725 : Thang-zing (Xuanzang), *Thang-gur dus kyi rGya-gar zhing-gi bkod-pa'i dkar-chag* (version abrégée du *Da Tang xiyuji*). L'original a été perdu. Fac-similé : Sh. Bira ed., Ulaanbaatar, 1973. Une autre version en tibétain du *Da Tang xiyuji* est contenue dans l'œuvre complète de Blo-bzang rTa-dbyangs (1667-1973).

³¹ Voir Dan Martin, *Tibetan Histories*, London, Serindia, 1997, 125. De plus, il existerait une traduction tibétaine manuscrite anonyme et non datée du *Xiyouji* intitulée *Thang Sren-tsam gyi mam-thar* (*Biographie de Xuanzang des Tang*). Elle est attribuée à un moine du monastère Gru-ba (Gru-ba dgon) de Ba-thang, Kham (Sichuan) qui l'aurait réalisée dans les années 1920. Voir Ling Li ed., 1998, 30-34.

³² La version tibétaine de la Bible fut réalisée en Inde au début du XX^e siècle par un missionnaire morave occidental.

³³ Pour une étude des deux versions tibétaines du *Honglou meng*, voir : « 'Thog-khang dmar-po'i rmi-lam' gyi Bod-yig sgyur-yig khag gnyis la rags-tsam dpyad-pa » (Sur les deux versions tibétaines du *Rêve dans le pavillon rouge*), *Bod gyi rtsom-rig sgyu-rtal*, 1997-4, 94-110.

³⁴ *Shui hu zhuan* (*Au bord de l'eau*), roman chinois, première édition définitive datée du XVII^e siècle par Luo Guanzhong et Shi Nai'an. Traduction tibétaine par équipes : *Chu-ngogs gtam-rgyud*, début des années 1970. Communication personnelle.

³⁵ Pour des informations sur ces traductions, voir : Ci Duo, 1994, vol. *shang*, 49-58. Du même auteur voir aussi : Tshe-rdor, 1995 (b), 124-35. Voir aussi Ling Li, 1998, 660-720.

chinois), critique et traducteur, compte parmi les personnalités les plus actives en matière de belles-lettres tibétaines aujourd'hui. Il est aussi une des voix les plus vives s'exprimant au sujet de la traduction littéraire tibétaine dans le contexte tibétain de la nouvelle littérature. Son discours critique à cet égard (que j'adopte comme référence majeure mais non unique dans les propos suivants) se légitime et s'inscrit explicitement dans le contexte de la riche tradition de traduction tibétaine, ancienne, classique et moderne brossée ci-dessus. Dans ses articles évoquant l'activité des grands traducteurs du passé³⁵, on devine un certain souci de récupération de la tradition mais aussi la nécessité de légitimer la pratique actuelle de la traduction qui, en promouvant l'ouverture à l'autre et à la modernité, questionne et défie cette même tradition. Tshe-rdor, dans ces mêmes articles, reconnaît aussi l'importance du travail de traduction littéraire réalisé depuis l'occupation chinoise, et son influence sur l'évolution de la langue, le savoir et la mentalité des Tibétains. Normalement les références aux textes de propagande sont évitées et on cite plus volontiers les traductions des classiques chinois ci-dessus mentionnés qui effectivement ont été très appréciées au Tibet (la traduction paraphrasée d'*Au bord de l'eau* qui date du début des années 1970 a eu un succès énorme parmi les Tibétains). Il faut noter aussi que, dans le discours tibétain actuel sur la traduction, l'éventuelle appartenance de la littérature chinoise aux littératures « étrangères » n'est pas clairement établie. Cet embarras naît de la tension (caractéristique de l'actuelle condition tibétaine) entre, d'une part, une vision purement littéraire de la littérature qui se définit en termes de langue nationale (en l'occurrence, le tibétain), et, d'autre part, une approche politique de la littérature qui fait de la littérature tibétaine une « partie » de la littérature chinoise.

Mais le vrai sujet du débat actuel sur la traduction au Tibet concerne l'évolution de la littérature tibétaine et la construction d'une littérature nationale en langue tibétaine. Tshe-rdor dans « Zangwen chuanguo ji fanyi » (Composer et traduire en tibétain)³⁶ considère qu'afin d'accélérer « la lente évolution de la littérature tibétaine, [...] il faut : 1) [...] augmenter le niveau d'éducation des Tibétains » (il estime que 70% de la population est analphabète dans la RAT) ; 2) « [...] élaborer une langue tibétaine littéraire moderne » ; 3) « [...] absorber toutes sortes de nourritures bénéfiques [à travers] un important travail de traduction de chefs-d'œuvre littéraires anciens et modernes, chinois et étrangers » ; 4) « [...] élaborer des théories littéraires riches en spécificités nationales et modernes ». Le même Tshe-rdor, dans un autre article, met en relation directe la pratique de la traduction littéraire avec la solution du « problème qui, en premier, compromet l'évolution de la nouvelle littérature tibétaine », à savoir le problème d'une « langue nationale, moderne et littéraire »³⁷. Selon Tshe-rdor, traduire est d'autant plus important que la traduction n'est pas seulement une « transposition linguistique » mais une véritable « re-création artistique »³⁸. Il évoque l'exemple de Pouchkine qui a su « ouvrir la voie d'une grande tradition littéraire en langue nationale russe »³⁹.

³⁵ Voir, Tshe-rdor, 1995 (a), 1995 (b) ; Ci Duo, 1990, 1994.

³⁶ Ci Duo, 1990, 29-30.

³⁷ Ci Duo, 1994, 54.

³⁸ Ci Duo, 1994, 55.

³⁹ Ci Duo, 1994, 55.

Dans cette même perspective, rDo-rje Rin-chen, dans « rTsom-rig gi lad-'bri sgyu-rtal gyi skor rags-tsam gleng-ba » (À propos de l'art d'imiter en littérature)⁴⁰, cite Wen Fu, Lu Xun, et d'autres intellectuels chinois qui au début du siècle surent élaborer une littérature nationale chinoise en *baihua* (langue vulgaire) grâce à un travail de traduction important, et à l'imitation des styles et des formes littéraires étrangères. La rubrique « rTsom-rig ming-tshig Bod rGya shen-sbyar » (Glossaire tibéto-chinois de termes littéraires)⁴¹ proposée par le magazine *sBrang-char*, dans le même souci de moderniser la langue tibétaine, vise à développer un vocabulaire technique de la littérature moderne en tibétain, familiarisant le lecteur avec des termes tels que : « description psychologique » (*rtog-ba gzab-'bri*), « humour » (*kha-mtshar*), « monologue » (*rang-lab*), « futurisme » (*ma-'ong ring-lugs*), « dadaïsme » (*ta-ta ring-lugs*), etc. En fait, la question d'une langue nationale tibétaine, moderne et littéraire est, d'une part, un problème de langage créatif (pour les auteurs, il s'agit d'exprimer des contenus nouveaux dans des formes nouvelles inspirées par des modèles étrangers) ; d'autre part, il s'agit une question de vocabulaire technique littéraire. Une des solutions à cette question cruciale envisagée par les intellectuels tibétains eux-mêmes réside, donc, dans la traduction littéraire.

Dans le contexte de la nouvelle littérature tibétaine, la traduction est perçue aussi comme un moyen important de communication *inter*-nationale entre les deux groupes linguistiques (tibétophone et sinophone) qui constituent l'ensemble des auteurs tibétains en RPC. C'est précisément dans cette perspective d'échange littéraire inter-tibétain qu'en 1980, Jiangbian Jiacao rédige son premier roman, *Gesang Meiduo* (le premier roman de la nouvelle littérature rédigé par un Tibétain) en chinois d'abord, puis, l'année suivante, en tibétain. De même, en 1997 Gongbu Zhaxi sort un recueil de poèmes en chinois avec traduction tibétaine en regard par Reb-gong rDo-rje-mkhar ; et toujours dans cette optique d'échange et de cohésion nationale plus grands, en 1997, Brag-gdong bKras-gling dBang-rdor (un noble de Lhasa éduqué dans une école jésuite en Inde entre 1946 et 1953) publie un roman en version tibétaine, puis anglaise, et ensuite dans une traduction chinoise faite par le Centre d'études tibétaines de Pékin⁴². On notera que les traductions en tibétain d'auteurs tibétains d'expression chinoise sont beaucoup plus nombreuses que les traductions chinoises d'auteurs tibétophones⁴³. La traduction tibétaine

d'auteurs tibétains d'expression chinoise concerne surtout des textes en prose, car la prose (à différence de la poésie) est considérée comme le talon d'Achille de la nouvelle littérature d'expression tibétaine. On considère généralement qu'en prose et dans le domaine de la fiction, les auteurs tibétains sinophones sont « plus modernes » en raison d'une tradition désormais séculière de littérature chinoise en *baihua* qui leur sert de modèle.

L'importance de traduire en langue étrangère la nouvelle littérature tibétaine constitue un autre aspect important évoqué dans les articles tibétains sur la traduction. Être traduits en langue occidentale signifie, pour les intellectuels tibétains, lutter contre l'isolement qui les entoure sur la scène internationale en tant qu'intellectuels tibétains du Tibet de Chine ; cela revient à dire au monde qu'il existe une littérature moderne en tibétain au Tibet, ce qui n'est pas toujours connu et ce qui explique la faible part des traductions existantes en langues occidentales⁴⁴.

Le discours tibétain sur la traduction considère aussi le problème des traductions indirectes, à savoir les traductions tibétaines de littérature étrangère accomplies à partir de traductions-relais chinoises, ces dernières ayant été elles-mêmes réalisées à partir de traductions-relais anglaises, japonaises ou russes. Les traductions qui font exception à cette pratique indirecte de la traduction sont très rares au Tibet aujourd'hui⁴⁵. Pour les Tibétains, il s'agit surtout d'un problème de disponibilité de textes originaux, mais aussi de compétences linguistiques et littéraires. Les faiblesses de cette pratique forcément translinguistique de la traduction sont reconnues au Tibet, mais, pour le moment, le problème est, d'une certaine façon, banalisé. L'urgence de traduire l'emporte nettement sur l'évidence qui veut que plus nombreuses sont les traductions-relais d'un texte

⁴⁰ rDo-rje Rin-chen, 1994.1, 51-62.

⁴¹ Compte tenu de mon accès limité aux revues, je peux estimer approximativement que cette rubrique paraît assez régulièrement à partir de 1996.

⁴² Jiangbian Jiacao, *Gesang Meiduo*, Beijing, Renmin wenxue chubanshe, 1980 ; tib. : 'Jam-dpal rGya-mtsho, *sKal-bzang Me-tog*, Beijing, Minzu chubanshe, 1982. Gongbu Zhaxi, *Gongbu Zhaxi shiji* (Gongbu Zhaxi. Recueil de poèmes), bilingue, Beijing, Éditions des Nationalités, 1997. Brag-gdong bKras-gling dBang-rdor, *bKras-zur tshang gi gsang-ba'i gtam-rgyud*, Lhasa, Xizang renmin chubanshe, 1997 ; W. Tailing, *The Secret Tale of Tesur House*, Beijing, China Tibetology Publishing House, 1998 ; Wang Duo, *Zhaisufu miwen*, Suolang Wangqing tr., Beijing, Zangxue chubanshe, 1998.

⁴³ Voici quelques exemples de traductions tibétaines d'auteurs tibétains d'expression chinoise : 1) tr. *bTsan-po rim-byon gyi rtogs-brjod rab-gsal me-long* (orig. *Tubo shi yanyi*, L'Empire tibétain ancien, 1987, de Danzhu Angben) sorti en feuilleton, dans tous les numéros de *sBrang-char*, 1990. 2) Tr. *Bod-ljongs, rgyun-bu'i mdud-pa la brgyus-pa'i mam-shes* (orig. *Xizang, jizai pisheng koushang de hun, Tibet. Une Âme ligotée*, de Zhaxi Dawa), *sBrang-char*, 1990.2. 3) Tr. *Nyi-ma'i*

tsho-ba (extrait du roman *Taiyang buluo, La Tribu du soleil*, de Mei Zhuo), *sBrang-char*, 1995.3. Voici quelques exemples de textes tibétains traduits en chinois : le roman *gTsong-g yu* (*La Turquoise de tête*) de dPal-'byor (Lhasa, Éditions du peuple de la RAT, 1985), traduit en chinois pas Tshed-rdor, paraît dans *Xizang wenxue* en feuilleton entre 1994-1996. Du même auteur, Blo-bzang traduit *Me-tog sdum-rva'i nang gi klan-ka* (ch. *Huayuanli de fengbo, Dispute dans le jardin des fleurs*), une fable bucolique en prose parue en chinois dans *Xizang wenyi* 1983.2.

On notera, par ailleurs, qu'il est parfois difficile de savoir si les textes d'auteurs tibétains publiés dans certaines revues sont des originaux ou des traductions à partir du chinois. La revue *sBrang-char*, par exemple, n'indique jamais qu'il s'agit d'un texte traduit du chinois quand l'original a été réalisé par un auteur tibétain d'expression chinoise. L'auteur étant tibétain, il figure dans la revue avec son nom proprement tibétain. Les traducteurs ne sont pas mentionnés. Il est alors impossible pour le lecteur de deviner que l'écrivain en question rédige, en fait, originellement en chinois et que son texte a été traduit en tibétain. Connaître le terrain et les écrivains s'avère alors absolument nécessaire.

⁴⁴ Pour des traductions en langues occidentales d'auteurs tibétains, voir entre autres : *Action poétique* 1999-2000, 95-116 ; A. Grünfelder, 1997 (b) ; L. Maconi, 1998, 2001 (a), 2001 (b), 2001 (c) ; F. Robin, 1998 ; Se Bo, 1997 ; H. Stoddard, 1994, 1995 ; Yixi Danzeng, 1990 ; Zhaxi Dawa, 1990, 1994, 1995 ; F. Stewart, H. J. Batt, T. Shakya eds., 2000.

⁴⁵ Voici quelques rares exemples de traductions tibétaines contemporaines réalisées à partir d'une langue autre que le chinois (anglais) : un extrait de *Hamlet* de Shakespeare adapté par H. G. Wyatt : *Wa-ye-khre* (Wyatt), « Ham-li-khre » (Hamlet), *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, 1985.5, 65-78. sKal-bzang Ye-shes traduit un extrait d'une adaptation théâtrale de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë et une courte biographie de l'auteur : *Phra-lo-tha sBo-rong-tha* (Charlotte Brontë), « Cener » (*Jane Eyre*), *Bod-kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, 1999.6, 85-100 ; 2000. 1, 95-107.

donné, plus grand est l'écart entre texte original et version traduite. Le problème est, par conséquent, rarement traité ou dénoncé par la critique littéraire tibétaine. L'article de Cha-ris Ban-de-sgom « rTsom-rig yig-sgyur gyi gnad-don 'ga' che-long tsam brjod-pa » (Considérations préliminaires sur le sens de la traduction littéraire)⁴⁶, constitue un exemple rare où l'auteur consacre un long paragraphe à ce qu'il appelle les « défauts des traductions enchaînées » (*brgyud-bsgyur gyi skyon*). Parmi les exemples qu'il propose pour illustrer le risque de fausser le sens original d'un texte à travers des traductions en chaîne, la référence à « La Parure » (mGyul-rgyan) de Maupassant (1850-1893)⁴⁷ est illustrée avec des extraits tirés des versions anglaises, chinoises et tibétaines du texte.

Il paraît évident qu'étant donné l'état actuel du Tibet, une bonne maîtrise du chinois est la condition *sine qua non* pour les Tibétains de Chine pour s'ouvrir à une certaine modernité littéraire internationale. Sans compter que le bilinguisme est loin d'être la règle au Tibet, il faut aussi rappeler que le parcours du texte étranger jusqu'à sa version tibétaine n'est pas seulement un voyage à travers diverses langues de traduction. Le choix des textes n'est pas seulement linguistiquement déterminé. Avant d'être choisi pour être traduit en tibétain parmi les œuvres disponibles en chinois, le texte étranger doit passer plusieurs épreuves de sélection. Il doit répondre à un certain discours « artistiquement correct » chinois qui, vis-à-vis des minorités nationales, possède une orientation particulièrement patriotico-nationaliste (la patrie en question étant la Chine) ; il hérite des intentions, des goûts et des compétences des traducteurs successifs, ainsi que de leurs fautes, imperfections et interprétations. En outre, qu'un texte disponible en Chine intérieure soit automatiquement disponible au Tibet est loin d'être une évidence, et faut-il remarquer aussi que les textes accessibles aux intellectuels au Tibet ne sont pas tous censés être traduits en tibétain et diffusés dans le grand public. Certains volumes qualifiés de *neibu* (internes) disponibles à l'Académie des sciences sociales de Lhasa ou réservés aux chercheurs à la bibliothèque de l'Université du Tibet sont inaccessibles aux lecteurs ordinaires⁴⁸. Il faut, d'autre part, remarquer que le passage obligé par la traduction chinoise rend l'activité de traduction plus sûre pour le traducteur tibétain qui peut, ainsi, éviter la lourde et délicate responsabilité de choisir en premier le texte à traduire dans un contexte culturel où le contrôle des moyens de communication et la censure littéraire sont une réalité.

⁴⁶ Cha-ris Ban-de-sgom, 1990.6, 50-61.

⁴⁷ J'ignore si l'extrait de « La Parure » (mGyul-rgyan) traduit dans l'article de Cha-ris Ban-de-sgom est une traduction personnelle de l'auteur ou s'il l'a tiré d'une traduction tibétaine déjà réalisée. De toute façon, il existe diverses versions tibétaines de cette nouvelle. J'ai pu repérer les suivantes : 1) Tshé-rdor tr., « mGul-rgyan », 1985, in Sangs-rgyas ed., 1985, 1994, 20-41 ; 2) dPal-ldan tr., « sKe-rgyan », *Zla-zer*, 1986, 3, 3-11 ; 3) Tshé-ring rDo-rje tr., « sKe-rgyan », *Mi-rigs dus-deb*, 1995.2, 12-20 (1^{re} partie) ; 1995.3, 21-27 (2^e partie). Une des premières versions chinoises de « La Parure » est parue dans *Xiandai* (Les Contemporains), dans les années 1930 ; voir Zhang Yinde, 2000, 247-270.

III. France ⇒ Tibet : agents et modes de médiation littéraire

1. Fonction médiatrice des maisons d'édition en langue tibétaine en RPC

En termes de publication de traductions en tibétain de textes étrangers et d'ouvrages sur les littératures étrangères (notamment française), le rôle de médiateur - entre la langue occidentale et le tibétain - des maisons d'édition en langue tibétaine en RPC est faible. Cela pour des raisons essentiellement d'ordre économique et politique. Une pénurie budgétaire certaine touche en général tout le secteur des éditions en langues nationales en RPC, en langue tibétaine entre autres. De plus en plus souvent, les écrivains sont obligés de financer leurs publications, et les projets éditoriaux importants nécessitent des financements étrangers. Une certaine carence de traducteurs réellement compétents doit être aussi soulignée, la plupart des intellectuels tibétains tibétophones en RPC ne maîtrisant pas de langues étrangères outre le chinois et, parfois, l'anglais. Neuf grandes maisons d'édition officielles en RPC possèdent un département éditorial en tibétain, six publient de la littérature moderne en tibétain⁴⁹. À présent, les Éditions des nationalités du Qinghai et de Pékin, et les Éditions du peuple du Gansu semblent être les plus engagées dans des projets de traduction et diffusion de la littérature mondiale en tibétain.

Pendant mon travail sur le terrain, je n'ai pu accéder qu'à deux volumes de traductions tibétaines d'œuvres littéraires occidentales⁵⁰. Il s'agit d'une traduction du roman pour la jeunesse de Carlo Collodi *Les Aventures de Pinocchio*⁵¹, et d'une anthologie de contes étrangers intitulée *Phyi-gling-ba'i shung-tung phyogs bsgrigs* (*Cap sur les contes étrangers*)⁵². De plus, Tshé-rdor,

⁴⁸ Parmi les intellectuels tibétains circulent facilement des textes tels que : Wang Lixiong, *Tianzang: Xizang de mingyun* (Funérailles célestes : Le destin du Tibet), Ontario, Mirror Books Ltd., 1998 ; Pideluo Kalasike (Pedro Carrasco), *Land and Polity in Tibet*, Chen Yongguo, Zhou Chouyou trs., Lhasa, Xizang shehui kexueyuan xinwen wenxian bianjishi, neibu ziliao, 1985, etc.

⁴⁹ Les maisons d'édition en tibétain en RPC sont les suivantes : à Lhasa, Bod-ljongs mi-dmangs dpe-skrun-khang (Éditions du Peuple du Tibet), Bod-ljongs spyi-tshogs tshan-rig zhib-jug dpe-skrun-khang (Éditions de l'Académie des Sciences Sociales du Tibet), Bod-ljongs bod-yig dpe-mying dpe-skrun-khang (Éditions des Textes Anciens du Tibet) ; Mi-rigs dpe-skrun-khang (Éditions des Nationalités, Pékin) ; Si-khron mi-rigs dpe-skrun-khang (Éditions des Nationalités du Sichuan, Chengdu) ; mTsho-sngon mi-rigs dpe-skrun-khang (Éditions des Nationalités du Kokonor, Xining) ; Kan-su'u mi-dmangs dpe-skrun-khang (Éditions du Peuple du Gansu, Lanzhou) ; Yu-nan mi-rigs dpe-skrun-khang (Éditions des Nationalités du Yunnan, Kunming).

⁵⁰ Il faut préciser que notre étude ne prend pas en considération la littérature populaire étrangère dont des traductions en tibétain sont réalisées dans le cadre de la littérature pour enfants. D'après mes informations, une version tibétaine de *Blanche-Neige et les sept nains* circulait pendant la Révolution Culturelle. Pour une traduction tibétaine récente de *Blanche-Neige* (réalisée à partir d'une version anglaise simplifiée par Michael West), voir rDo-dgon gSang-bdag rdo-rje tr., *Grags-can byis-sgrung legs btus*, Lhasa, Éditions du Peuple du Tibet, 1999.

⁵¹ Yi-ta-li-ba Khe-lo-ti (Collodi, Italien), *Shing bzos mi-chung gi ngo-mtshar gtam-rgyud* (L'Histoire incroyable du petit homme de bois), rNam-grol tr., Lhasa, Éditions du Peuple du Tibet, 1992. La traduction tibétaine est basée sur la version chinoise *Mu'ou qiyu ji* (Les Aventures d'une marionnette) réalisée par Zhu'e the'o hphu (ch. : non mentionné).

⁵² Sangs-rgyas ed., 1985, 1994.

dans son article « Dus-rabs gsar-pa'i bod-yig gi rtsom-rig bya-gzhag la blta-ba » (Considérations sur la littérature tibétaine du nouveau siècle)⁵³, nous signale qu'une version tibétaine des *Mille et une nuits* est parue en 1997 aux Éditions du Peuple du Tibet. Tous les textes mentionnés ici auraient été traduits à partir du chinois⁵⁴.

Dans le cadre de cette étude, l'anthologie *Cap sur les contes étrangers* constitue une étape majeure dans l'histoire contemporaine des activités tibétaines de traduction littéraire étrangère. Parmi les 10 textes traduits dans ce volume, on trouve 5 textes français, 2 textes américains, un conte indien, un russe et un turc. Le volume se termine avec un court chapitre dédié aux biographies des auteurs traduits (seul l'écrivain turc n'est pas présenté). On remarque une grande homogénéité chronologique dans le choix des auteurs se situant, tous, à cheval sur le XIX^e et le XX^e siècle. Des notes à la fin de 4 contes précisent que ces traductions sont des versions révisées et corrigées de traductions tibétaines précédemment parues ailleurs⁵⁵. Parmi les 5 textes français proposés, 3 sont de Maupassant et 2 sont d'Alphonse Daudet. Comme on le constatera plus loin dans cet article, les traductions de textes français publiées dans les magazines tibétains reproduisent essentiellement les mêmes contes parus dans cette anthologie, le renouvellement des textes français traduits en tibétain étant donc très faible. Le contenu détaillé de *Cap sur les contes étrangers* est le suivant :

– 5 contes français :

a. Mo-po-sang (Maupassant, 1850-1893) : « bDag gi khu-bo Yus-li » (Mon oncle Jules), Blo-gros Myu-gu tr.
« mGul-rgyan » (La Parure), Tshe-rdor tr. (*)
« Rin-po-che'i rgyan-cha » (Les Bijoux ; traduction litt. « Les Bijoux du *rinpoche* »), rTa-mgrin tr.

b. Ar-hphim-si To'u-te (Alphonse Daudet, 1840-1897) : « sKar-tshom » (Les Étoiles), dPal-rgyal-mkhar tr.
« mJug-mtha'i slob-thun gcig » (La Dernière classe), mkha'-'gro-rgyal tr.

– 2 contes américains :

a. Mar-khe Thu-wen (Mark Twain, 1835-1910) : « Ri-mo mkhas-can grongs-pa » (Is He Living or Is He Dead ? ; traduction litt. « La Mort du peintre sage »), Thang-dpon Tshe-stobs tr. (*)
b. O Hin-ros (O. Henry, 1862-1910) : « Ma'e-j'i'i legs-skyes » (The Gift of the Magi ; traduction litt. « La Fortune des Magi »), Tshe-ring-thar tr.

⁵³ Tshe-rdor, 1999.2, 47-62.

⁵⁴ Voir Tshe-rdor, 1992.2. D'après mes informations (que je n'ai pas encore pu vérifier), il existerait aussi une version tibétaine du *Coriolanus* de Shakespeare, probablement traduite à partir de l'anglais.

⁵⁵ Les 4 textes en question sont marqués avec un astérisque (*) ou (#) dans la liste des traductions de ce volume proposée plus loin dans cet article. L'astérisque (*) indique que la traduction en question est parue aussi dans *Bod-ljongs rtsom-rig sgyu-rtsal* (s'agit-il de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* ?) ; l'astérisque (#) indique que la traduction en question est parue aussi dans *Zla-zer*. Les références chronologiques des magazines cités ne sont pas données.

– 1 conte indien :

Te-kor (Tagore, 1861-1941) : « Bu-mo Ma-ha'a Ma-ya'e sgrung » (Mahamaya ; traduction litt. « Le Conte de la jeune fille Mahamaya »), Blo-gros rgya-mtsho tr. (*)⁵⁶

– 1 conte russe :

Chi-kho-hphus (Tchekhov, 1860-1904), « dPon-po zhig gi 'das-rkyan » (La Mort d'un fonctionnaire), Rig-'dzin tr.⁵⁷

– 1 conte turc :

Ne'a-shis Khu-hal-te (Refik Halit Karay, 1888-1965), « Bong-bu skya-bo » (L'Âne gris), dKon-mchog Tshe-tan tr. (#)⁵⁸

Signalons aussi qu'à présent d'importants projets de traduction de chefs-d'œuvre de l'humanité seraient en cour de réalisation⁵⁹. La Maison d'édition des nationalités du Gansu collecte des financements pour un projet de traduction tibétaine de 44 chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Mes informateurs m'ont signalé la présence certaine d'œuvres françaises, mais ne m'ont pas transmis les titres. Un autre projet partiellement soutenu par des partenaires étrangers et réalisé par la section tibétaine de la Maison d'édition des nationalités du Gansu, prévoit la publication de 50 œuvres majeures occidentales (les titres ne m'ont pas été communiqués, la présence de la littérature française est donnée comme certaine). Les traductions seraient en cours de réalisation et bientôt 10 œuvres seront publiées. De plus, les traductions de *Des origines des espèces* de Darwin et de *Gitanjali* de Tagore sont en cours de réalisation grâce à une coopération entre Trace Foundation et la Maison d'édition des nationalités de Pékin.⁶⁰

2. Fonction médiatrice des revues de littérature tibétaine en RPC

Au sujet des activités médiatrices entre littératures étrangères (française) et tibétaine, les magazines de littérature tibétaine jouent un rôle médiateur incontournable au Tibet. Vecteurs principaux de la nouvelle littérature tibétaine, ils affirment une vocation significative d'ouverture sur la littérature mondiale, cela étant considéré comme un aspect important dans le processus de construction d'une littérature nationale tibétaine. En fait, les magazines littéraires au Tibet

⁵⁶ Pour une traduction française, voir « Le Bûcher funèbre », in R. Tagore, 1962, 147-157.

⁵⁷ Pour une traduction française, voir A. Tchekhov, « La Mort d'un fonctionnaire », in *Œuvres*, vol. I, Paris, Gallimard, 1967, 685-687.

⁵⁸ La version originale turque de ce conte fut publiée dans Refik Halit Karay, *Hemleket Hikâyeri* (Contes du pays), 1920. Pour une traduction française abrégée, voir La Direction Générale de la Presse au Ministère de l'Intérieur éd., *Anthologie des écrivains turcs d'aujourd'hui*, Devlet Basimevi Istanbul, 1935, 93-96.

⁵⁹ Informations personnelles datées de septembre/octobre 2000.

⁶⁰ De plus, nos informateurs nous signalent qu'en A-mdo, à présent, divers traducteurs se sont engagés dans la traduction de plusieurs œuvres étrangères, mais les données dont je dispose ne nous offrent aucun éclaircissement supplémentaire sur la présence de textes français dans ces projets. Cependant, toutes mes sources me confirment que ces traductions seront effectuées à partir du chinois. Des recherches supplémentaires sont nécessaires pour identifier ces œuvres et connaître les détails des projets.

sont de véritables *carrefours* d'activités littéraires diverses. Ils sont les *lieux* littéraires où tous les agents de l'activité médiatrice (écrivains, traducteurs, éditeurs) et les diverses phases du processus médiateur (création littéraire, traduction, édition, critique) se croisent, se superposent et interagissent d'une façon simultanée. Au Tibet, en fait, souvent les éditeurs des magazines littéraires sont, en même temps, des traducteurs, des critiques littéraires et des écrivains affirmés. Souvent, l'activité éditoriale constitue le travail officiel de ces jeunes instruits (et donc bilingues) qui se consacrent à la création littéraire. En tant qu'écrivains, ils s'intéressent en premier à la littérature mondiale qu'ils lisent en chinois. Ils en sont les connaisseurs privilégiés. En tant qu'éditeurs, ils s'occupent de la faire connaître aux lecteurs tibétains en tibétain. Ils sont des agents uniques de médiation entre littératures étrangères et tibétaine, dans un sens créatif et dans un sens plus factuel. Ainsi, on notera que les traductions parues dans *sBrang-char* sont le fruit d'un travail collectif de divers membres du groupe éditorial, groupe qui inclut des écrivains importants comme Nga-rnyin Tshe-rin don-grub, par exemple. De même, Lhun-grub rNam-rgyal et lJam-bu (respectivement éditeur-en-chef et rédacteur de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal*) sont des poètes très affirmés, l'un, de poésie en style classique *kāvya*, l'autre, de poésie moderne. Le travail littéraire de Tshe-rdor (vice-éditeur-en-chef de cette même revue) a déjà été évoqué à plusieurs reprises dans cet article. Une étude des revues de littérature tibétaine, donc, peut nous donner une vision assez complète des agents (éditeurs, traducteurs, auteurs), des méthodes de médiation littéraire (traduction, critique), et de la place que la présence étrangère (notamment française) a au sein des diverses activités littéraires au Tibet aujourd'hui.

IV. La littérature française dans les magazines littéraires tibétains

Dès le début de son existence en 1980, *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* affirme une vocation à la traduction. Dans les premiers numéros, l'activité de traduction est particulièrement intense, le but étant essentiellement didactique. Pour les éditeurs/écrivains, il s'agissait de proposer des modèles de modernité littéraire en tibétain ou des exemples de diversité littéraire par rapport à la tradition, le but étant d'inciter les jeunes à la création et à l'innovation littéraire. Pendant la première année, les compositions originales furent peu nombreuses. C'était le début de la nouvelle littérature, une phase d'apprentissage d'une forme d'écriture nouvelle, mais faut-il remarquer qu'il y avait aussi, de la part des gens marqués par la Révolution Culturelle, une réticence certaine à se lancer dans la création littéraire. Ainsi, parmi les 49 articles totalisés dans les 4 premiers numéros de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* en 1980, paraissent :

- 16 traductions (une nouvelle étrangère traduite via une traduction-relais chinoise, 15 traductions de textes en chinois d'auteurs tibétains et chinois)
- 15 textes de littérature populaire
- 18 compositions originales en tibétain⁶¹.

⁶¹ Malheureusement, ces revues sont introuvables au Tibet, j'ignore donc l'identité de la nouvelle étrangère traduite. J'ai pu voir seulement le n° 1. 1980 de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal*. Pour les données citées ci-dessous, voir Tshe-rdor, 1995 (b).1, 24-35.

Le premier numéro de la revue, outre des textes de littérature populaire (proverbes, chants, contes) adaptés et traduits à partir de versions orales, ne contient que quatre traductions de textes chinois (un par un auteur tibétain, les trois autres par des auteurs chinois) :

bSod-nams rDo-rje traduit « sKal-bzang Me-tog » (orig. ch. « Gesang hua », nom propre féminin), traduction tibétaine d'un extrait de *Gesang hua*, roman en chinois par Jiangbian Jiacao publié en 1980. La version tibétaine intégrale par Jiangbian Jiacao sera publiée en 1981 (voir plus haut) ; Chab-spel Tshe-brtan Phun-tshogs et 'Phrin-las chos-grags traduisent « dByangs-can » (orig. ch. « Yang Jin », nom propre féminin ; nouvelle de Liu Ke publiée dans *Xizang wenyi*, 1978 4) ; bKra-shis traduit « Pha-yul gyi sa » (orig. ch. « Gutu », « Pays natal », nouvelle de Liu Hanjun, in *Xizang duanpian xiaoshuo xuan, 1965-1985*, Xizang renmin chubanshe, 1985) ; bSod-nams dPal-'byor traduit le V^e chapitre du roman chinois du XVIII^e siècle *Honglou meng* (*Le Rêve dans le pavillon rouge*, de Cao Xueqin, ? - 1763). dPal-'byor écrira le premier texte tibétain en prose, la fable « Me-tog sdum-rva'i nang gi klan-ka » (*La dispute dans le jardin aux fleurs*), publié dans le n° 3 1980 de la même revue, et sera l'auteur en 1985 de *gTsug-g.yu* (*La Turquoise de tête*) le premier roman en tibétain.

Pour les années suivantes, on notera une régression progressive des traductions publiées dans *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* qui coïncide avec une production créative plus grande et une certaine aisance vis-à-vis des genres nouveaux tels que l'essai littéraire, la littérature de reportage, la fiction moderne en prose (des 90 textes originaux en prose publiés entre 1980 et 1985, 11 parurent entre 1980 et 1982, le reste entre 1983 et 1985⁶²). Cette réduction de l'activité de traduction vers la fin des années 1980 ne signifie pas pour autant que l'intérêt vis-à-vis de la traduction littéraire comme moyen d'élargissement du savoir et des connaissances littéraires s'affaiblit. Au contraire, la pratique de la traduction s'affine. Par rapport aux traductions du début des années 1980, on notera une attention plus grande, de la part des éditeurs, à la diversité stylistique et à la qualité littéraire des œuvres traduites. Pendant les années 1990, la traduction conserve donc son rôle important dans la politique éditoriale des magazines littéraires. Le n° 4 de 1992 de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* (édité par Tshe-rdor) propose un numéro spécial consacré à la traduction. Chaque texte traduit est d'accompagné d'une brève bibliographie de l'auteur. Il s'agit de 8 traductions dont 4 traductions de textes d'écrivains tibétains (3 sont d'expression uniquement chinoise et 1, Tshe-rdor, est bilingue) ; 1 traduction d'un auteur chinois ; 3 d'écrivains étrangers (dont un est français, Maupassant). Voici les traductions contenues dans le n° 4 de 1992 de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* :

- 4 traductions d'auteurs tibétains d'expression chinoise
- p. 3-32, sKal-rdor traduit Zhaxi Dawa, « Fengma zhi yao » (*La splendeur des chevaux du vent*) ; tib. bKra-shes Zla-ba, « rLung-rta'i gzi-od », nouvelle influencée par le réalisme magique ;
- 73-86, Tshe-rdor traduit Se Bo, « Yuanxing rizi » (*Journées circulaires*, tib. Ser-po, « 'Khor-ba'i nyin-mo ») ; nouvelle influencée par l'existentialisme français ;

⁶² Voir Tshe-rdor, 1995 (b).1, 24-35.

33-37, dPal-'byor traduit Yang Zhen, « Wo bu zhida » (Je ne sais pas ; tib. dByangs-sgröl, « Ngas shes ma song ») ; nouvelle qui expérimente le monologue intérieur⁶³ ;

112-128, bSod-don et rDo-rje traduisent un essai littéraire en chinois de Tshe-rdor, « Lasa huimin » (Les *Hui* de Lhasa) ; tib. « Lha-sa'i kha-che ».

– 3 traductions d'auteurs étrangers

p. 38-57, Tshe-ring Don-grub traduit Tagore (prix Nobel 1913), « Goupto Don » (fr. Le Trésor caché⁶⁴), nouvelle. Traduction-relais chinoise : Taige'er, « Mimi de baocang » ; traduction tibétaine : Tad-kor, « gSang-ba'i nor-rgyun »

96-105, Don-grub rDo-rje traduit Nadjib Mahfuz (né au Caire en 1912, Prix Nobel en 1988), « Bayt Sayyi' al-Sum'a » (fr. Une Maison mal famée, 1965), conte. Traduction-relais chinoise : « Shengming langji de jia ». Traduction tibétaine : Ma-ha-hphu-tshe, « Ming ngan yongs-grags kyi khyim-tshang »

58-67, bsTan-'dzin dGe-legs traduit Maupassant, « Les Bijoux », conte. Traduction-relais chinoise : « Zhubao ». Traduction tibétaine : Mo-po-sang, « rGyan-cha ».

– 1 traduction d'auteur chinois

pp. 87-95, Tshe-ring-rgyal traduit Ba Jin, « Chien » (Gou), nouvelle. Tib. Pa-cin, « Khyi ».

En ce qui concerne les traductions de textes de création littéraire des diverses nationalités mondiales, voici quelques données indicatives tirées de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* et *sBrang-char* :

– Les 84 numéros de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* consultés contiennent 61 traductions dont 21 œuvres chinoises, 8 œuvres tibétaines d'expression chinoise, 6 textes indiens, 4 russes, 4 français, et 4 textes dont l'origine n'est pas mentionnée ; 3 textes japonais, 3 anglais (dont 2 traduits à partir de l'anglais), 2 textes yougoslaves, et enfin 1 œuvre américaine, 1 polonaise, 1 égyptienne, 1 italienne, 1 allemande et 1 australienne ;

– Les 23 numéros de *sBrang-char* dépouillés totalisent 20 traductions de création littéraire dont aucune n'est française, 8 sont chinoises, 7 sont tibétaines d'expression chinoise, 2 russes, et 1 œuvre mongole, 1 japonaise et 1 dont l'origine n'est pas mentionnée.

Si on considère les traductions de textes de création spécifiquement français parus dans les diverses revues dépouillées, outre « Bijoux » de Maupassant ci-dessus mentionnée, 7 autres traductions ont été publiées dont 2 versions diverses de « La Parure » de Maupassant. Plus précisément :

– Dans *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal* sont parus :

a. n° 1, 1983, 77-87 : Pa-dang Gangs-phrug traduit « La Dernière classe » d'Alphonse Daudet (1840-1897), conte (dans *Contes du lundi*, 1873). La traduction-relais chinoise n'est pas mentionnée. Traduction tibétaine : Ar-hphin-si Tu'u-te,

« mTa'-mjug gi slob-tshan »⁶⁵ ;

b. n° 3, 1995, 84-87 : le poème « Correspondances » de Baudelaire (« rTan-'bras ») est inclus en guise d'exemple dans la III^e partie de l'article « Sur la littérature moderniste » (« Deng-rabs ring-lugs-pa'i rtsom-rig skor kyi rgyun-shes blo-gsal mgul-rgyan ») par Don-grub Tshe-ring. Il est possible que des versions tibétaines du poème aient circulé avant 1995. En fait, lJang-bu dans son poème « Na-chung-ma » (« La Jeune fille », lJang-bu, 1996, 167) composé en 1992, cite le célèbre vers baudelairien des « forêts de symboles » (« mtshon-don gyi nags-tshal », lJang-bu, 1996, 167, vers 15 ; « Correspondances », in *Fleurs du mal*, vers 3) ;

c. n° 5 de 1999, 33-38 : Blo-brtan traduit « Les Étoiles », un conte d'Alphonse Daudet (in *Les Lettres de mon moulin*, 1879) évoquant les sentiments d'un berger provençal. Traduction-relais chinoise : Doude, « Fanxing ». Traduction tibétaine : Tu-tes, « sKar-tshom »⁶⁶.

– Dans *Zla-zer* (*Clair de lune*), un magazine littéraire de la préfecture autonome de Gannan (comté de Hezuo, Gansu) dont je n'ai pu consulter que quelques numéros, sont parus :

a. n° 3 de 1986, 3-11 : dPal-ldan traduit « La Parure » de Maupassant. Traduction-relais chinoise : « Xianglian ». Traduction tibétaine : « sKe-rgyan ».

b. n° 2 de 1995, p. 48 : Bya-mdo Don-grub Tshe-ring traduit « Enivrez-vous » (un « petit poème en prose » de Baudelaire contenu dans *Le Spleen de Paris*), et une courte biographie de l'auteur. Traduction-relais chinoise : « Taozui ». Traduction tibétaine : Po-ti-le-ye, « Sim-bder rol shog ».

– Dans *Lho-kha'i rtsom-rig sgyu-rtsal* (*Arts et Littératures du Lho-kha*), magazine littéraire édité à Tse-thang au Lho-kha (Shannan) par O-rgyan rDo-rje (1961, poète), est parue une traduction en feuillets de la pièce d'Alexandre Dumas (1824-1895) *La Dame aux Camélias* (1852) :

Traduction-relais chinois : Xiao Zhong-ma, « Chahua nü »⁶⁷. Traduction tibétaine : Khrung-ma gzhon-pa, « Khra-hra me-tog-ma ». Dans le n° 3 de 1997, on trouve les chapitres 13-14 du roman ; dans le n° 2 de 1998, les chapitres 17-18 ; dans le n° 3 du 1998, les chapitres 19 et 20.

– Dans *Mi-rigs dus-deb* (sous-titre en anglais *National Minorities*), magazine littéraire édité à Chengdu par la Commission provinciale des nationalités (*Sheng minwei*), est parue une traduction en feuillets de « La Parure » de Maupassant réalisée par Tshe-ring rDo-rje :

⁶⁵ Je remercie Anne Chayet pour m'avoir fourni la version tibétaine de ce conte ainsi qu'une version française des années 1950. Ce conte a été traduit en chinois dans les années 1920/1930. Pour une autre traduction tibétaine de « La Dernière Classe », voir Sangs-rgyas, 1985, 1994, 98-110 ; voir cet article, section 3. a.

⁶⁶ Une première traduction tibétaine était déjà parue in Sangs-rgyas, 1985, 1994, 111-124. Voir cet article, section 3. a.

⁶⁷ Une première version chinoise paraphrasée de *La Dame aux camélias* de A. Dumas fut réalisée par Lin Shu en 1889.

⁶³ Pour une analyse de cette nouvelle, voir Lara Maconi, 1998.

⁶⁴ Pour une traduction française, voir R. Tagore, 1962, 47-69.

n° 2 de 1995, 12-20 : I^e partie ; n° 3 de 1995, 21-27 : II^e partie. Traduction-relais chinoise : « Xianglian ». Traduction tibétaine : « sKe-rgyan ».

Pour ce qui est des traductions d'articles critiques étrangers, normalement, dans les magazines tibétains, on ne trouve pas de critique littéraire étrangère. Seuls quelques articles d'auteurs chinois paraissent en traduction. Les articles critiques publiés sont le plus souvent rédigés par des collaborateurs du magazine. Deux catégories d'articles critiques paraissent dans les revues : 1) des monographies portant sur des auteurs individuels ; 2) des articles critiques de synthèse qui traitent de sujets plus généraux :

1) Parmi les monographies d'écrivains occidentaux présentés dans les revues *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* et *sBrang-char*, on trouve les bibliographies de 6 auteurs français. Plus précisément, on remarquera que *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* publie très peu de monographies d'auteurs individuels tandis que, dans *sBrang-char*, une rubrique spéciale suivie par *Gru-char* est consacrée à la présentation biographique d'auteurs étrangers. Les 23 exemplaires de *sBrang-char* consultés proposent 19 articles biographiques dont 11 présentent des auteurs chinois (Lu Xun, Guo Moruo, Mao Dun, Ba Jin, Lao She, Cao Yu, Bing Xin, Zhu Ziqing, Wen Yiduo, Ding Ling, Zang Kejia) ; 3 présentent des écrivains russes (Gorki, Tolstoï, Pouchkine) ; 3 sont dédiés à 4 écrivains français (Alexandre Dumas, père et fils ; Hugo et Maupassant), 1 auteur indien (Tagore) et 1 allemand (Schiller).

Dans *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, en revanche, parmi les articles consacrés à la présentation d'écrivains étrangers, deux essais seulement mentionnent des auteurs français :

a. n° 6 du 1993, 36-38 : Tshe-rdor traduit 2 courts extraits tirés d'un texte encyclopédique chinois dont l'éditeur cite seulement le titre traduit en tibétain sans donner la référence chinoise : *Phyi-rgyal gyi rtsom-rig shes-bya* (*Encyclopédie de littérature étrangère*). Le premier extrait présente : pour la France, Maupassant ; pour l'URSS, Tchekov ; pour l'Amérique, O. Henry. Le deuxième extrait cite les auteurs suivants : Zhan-khe-'ud-kre (Sienkiewicz Henryk, Pologne, Prix Nobel en 1905) ; La-ki-lo-hphu (Lagerlöf Selma, Suède, Prix Nobel en 1909) ; Kor-si-ho-su (Galsworthy, Angleterre, Prix Nobel en 1932) ; Lag-se-ne-se (Laxness Halldór Kiljan, Island, Prix Nobel en 1955) ; Sartre (France, Prix Nobel en 1964) ; A-se-thu-ri-ya-se (Asturias Miguel, Guatemala, Prix Nobel en 1967).

b. n° 5 du 1994, 71-79 : dans un article de la rubrique « 'Dzam-gling rtsom-rig shes-bya » (Connaissances de littérature mondiale), 'Brong-bu Tshe-ring rDo-rje présente Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) : « brTse-sems kyi rtsom-pa-po Ru'u-su'u » (Rousseau, l'écrivain des sentiments). Un autre article de la même rubrique (1994.4) est dédié à « Nietzsche, l'écrivain solitaire » (Kher-kyang rtsom-pa-po Ne-khre). Il semblerait que cette rubrique n'ait pas continué ses parutions.

2) Les monographies alternent avec des articles plus globaux. D'après mon recensement, aucun numéro spécial des revues consultées n'est spécifiquement dédié à la littérature étrangère de divers pays ou à la littérature d'un pays étranger spécifique. Une seule critique porte sur la littérature d'un pays étranger spécifique. Il s'agit d'un texte de Ijang-bu (poète et éditeur de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*)

intitulé « Sin-rga-phur sger-langs thob rjes kyi lo ngo bco-lnga'i ring gi (1965-1980) dbyin-yig rtsom-rig » (La littérature d'expression anglaise à Singapour pendant les quinze années qui ont suivi l'indépendance, 1965-1980)⁶⁸. Cet article est néanmoins intéressant car il est indicatif d'un certain regard que les jeunes intellectuels tibétains portent sur l'étranger. Par un effet de miroir, réfléchir sur la situation linguistique de la littérature à Singapour peut signifier réfléchir sur l'actuelle situation diglossique de la littérature tibétaine. L'intérêt des Tibétains pour les littératures des pays soi-disant « dominés » (dont la connaissance et la diffusion sont politiquement soutenues en Chine depuis les années 1930) s'inscrit dans la même optique de compréhension de « soi » à travers la connaissance de contextes socio-culturels qui peuvent avoir des analogies avec le contexte tibétain.

Les articles s'intéressant à un courant, à un genre ou à un mouvement littéraire donné sont assez nombreux. Certains évoquent, citent la littérature française ou y font référence d'une façon plus évidente, bien que jamais exclusive ou spécifique. Voici ce que j'ai pu constater à ce sujet d'après le dépouillement de *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal* et *sBrang-char* :

– Dans *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, diverses séries d'articles s'intéressent à la présentation des courants et mouvements littéraires du XX^e siècle. Aucun article n'est consacré à des mouvements des siècles précédents, mais on notera la parution dans les numéros de 1998 d'une page de bandes dessinées consacrées à la présentation des philosophes de la Grèce classique. On reconnaît Thésius, les philosophes de l'école ionienne Anaximandre (610-547 av. J.-C.), Anaximène (VI^e s. av. J.-C.), et Héraclite (540-480 av. J.-C.). Ci-dessous, je présente les rubriques qui, dans *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, traitent des mouvements occidentaux avant-gardistes. On remarque une certaine difficulté dans l'utilisation de la terminologie littéraire technique dont la référence chinoise (parfois anglaise) est toujours donnée entre parenthèses :

a. Dans les n° 6 du 1994 (40-45), n° 1 du 1995 (65-67), et n° 3 du 1995 (84-87), paraît une séquence de trois articles par Don-grub Tshe-ring intitulée « Deng-rabs ring-lugs-pa'i rtsom-rig skor gyi rgyun-shes blo-gsal mgul-rgyan » (Sur la littérature moderniste). Les écrivains français les plus connus du début du XX^e siècle sont mentionnés à plusieurs reprises. Signalons que le troisième de ces articles contient une traduction des « Correspondances » de Baudelaire.

b. Dans les n° 1, 2, 4, de 1995 paraît une séquence de trois articles par 'Brong-bu Tshe-ring rDo-rje intitulés respectivement : 1) « gZhi-grub smra-ba » (Existentialisme) : l'article évoque les caractéristiques fondamentales de ce courant en guise d'introduction générale ; 2) « gZhi-grub smra-ba'i srol-'byed-pa dang mi-sna gtso-bo 'ga' » (Fondateurs et représentants majeurs de l'existentialisme) qui présente les fondateurs de la philosophie existentialiste et ses héritiers, Søren Kierkegaard (1813-1855), Edmund Husserl (1859-1938), Martin Heidegger (1889-1976), Friedrich Nietzsche (1844-1900), Karl Jaspers (1883-1969) et Jean-Paul Sartre (1905-1980) ; 3) « Nub-phyogs rtsom-rig gi bzhed-tshul mi-'dra-ba 'ga'i ngo-sprod » (Présentation de quelques courants de la

⁶⁸ Ijang-bu, « Sin-rga-phur sger-langs thob rjes kyi lo ngo bco-lnga'i ring gi (1965-1980) dbyin-yig rtsom-rig » (Sur la littérature d'expression anglaise à Singapour depuis l'indépendance, 1965-1980), *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtal*, 1995.6, 80-84.

littérature occidentale), qui inclut 4 sections portant sur le monologue intérieur, le structuralisme, le réalisme magique et le naturalisme. Dans ce troisième article, on note un certain mélange chronologique ainsi qu'une confusion entre ce qui relève du courant littéraire et du style d'écriture, et dans l'attribution des écrivains à des mouvements donnés.

c. Dans les n° 2 et 4 de 1997, et dans les n° 1 et 2 de 1998, paraît une série d'articles par Nor-bu bSam-'phel portant sur des mouvements littéraires majeurs. Les 4 articles s'intitulent respectivement : 1) « bsDus-brjod ring-lugs » (Symbolisme), où on reconnaît les noms de Schopenhauer, Nietzsche, Bergson, Baudelaire, Poe, Moreau, Mallarmé, Rimbaud, Valéry ; 2) « mNgon-mtshon ring-lugs » (Expressionnisme) ; 3) « Ma'-ongs ring-lugs » (Futurisme), focalisé sur trois pays : France, Russie, Espagne) 4) « dNgos-brgal ring-lugs » (Surréalisme), où sont cités plusieurs écrivains français (Rimbaud, Apollinaire, Aragon, Anatole France, Robert Desnos). Des comparaisons avec le dadaïsme et l'existentialisme sont aussi proposées.

– Dans *sBrang-char* les articles consacrés à des mouvements ou courants littéraires sont rares. Nous avons repéré un seul article de ce genre. Il s'agit d'une présentation du réalisme magique (« rTsom-rig gi mtshon-thabs gsar-ba. sGyu-'phrul dngos-yod ring-lugs ») par Bya-gzhung gYang-'bum-rgyal⁶⁹.

Il est intéressant de noter que parmi les articles de critique générale, ceux qui traitent du vers libre sont assez nombreux. Sans doute cela est-il dû au fait que la composition en vers libres constitue la grande innovation de la nouvelle littérature tibétaine. Ces articles qui, en guise d'introduction, rappellent souvent le voyage du vers libre à partir de la « littérature occidentale », via la littérature chinoise jusqu'au Tibet, ne se concentrent point sur l'importance que la poésie française a eue dans la genèse et l'évolution de ce type de poésie. Leur regard rétrospectif dans la reconstruction historique des racines du vers libre s'arrête, souvent, aux traductions en chinois du XX^e siècle, qui a été le modèle immédiatement accessible aux Tibétains⁷⁰. En fait, l'actuel débat tibétain sur l'origine du vers libre ne s'intéresse point à la récupération des sources étrangères. Il met l'accent sur un autre aspect de la question, à savoir la présence, parmi les anciens manuscrits de Dunhuang en tibétain, de textes construits sur un système de versification assez souple, moins codifié, qui suit une métrique parfois irrégulière, voire plus « libre » par rapport aux poèmes *kāvya* tardifs. Un bon nombre d'articles publiés récemment au Tibet tentent d'argumenter la présence d'un prétendu vers libre embryonnaire dans l'ancienne littérature tibétaine. On notera, de nouveau, que la nécessité d'inscrire l'innovation littéraire dans la tradition pour légitimer l'ouverture à la modernité, constitue une préoccupation majeure au Tibet aujourd'hui⁷¹.

⁶⁹ Bya-gzhung gYang-'bum-rgyal, *sBrang-char*, 1990, n° 4.

⁷⁰ Pour des articles sur le vers libre, voir *Bod kyi tsom-rig sgyu-rtal*, 1988.6, 41-47 ; 1990.6, 77-90 ; 1996.3, 39-44 ; etc.

⁷¹ Dans la rubrique « Lettres à l'éditeur » dans *sBrang-char*, 1990.3, 76-77, par exemple, sur la demande d'un lecteur, l'éditeur explique la différence entre les prétendus « vers libres » de Dunhuang et la modernité de forme et de contenu du vers libre d'origine occidentale. Pema Bhum, dans son article « Sur la nouvelle poésie », *Action poétique*, 1999-2000, 28-29, explique les différences importantes entre la métrique irrégulière de certains chants anciens tibétains et le vers libre moderne.

V. Les critères de choix des textes littéraires étrangers traduits en tibétain

En ce qui concerne les critères de choix des textes étrangers traduits en tibétain, il est difficile de parler d'une véritable stratégie éditoriale de sélection des œuvres. De plus, la faiblesse quantitative des données à ma disposition ne facilite pas un bilan rigoureux. S'il est vrai que toute activité culturelle au Tibet ne peut pas s'abstraire du contexte culturel plus large de la RPC et ne peut pas négliger les directives officielles de Pékin en matière d'art et de littérature, mes entretiens avec de nombreux agents littéraires tibétains confirment l'évidence que la traduction en tibétain des textes étrangers suit une pratique de sélection des œuvres assez floue et indéterminée. Il s'agit d'une politique qui n'est pas régie par des normes précises et établies, mais qui fait largement confiance en la capacité d'auto-censure des agents littéraires tibétains. D'autre part, nous avons déjà mis en évidence que la pratique répandue de la traduction indirecte via le chinois constitue, en soi, une forme de sélection précédant le choix fait par les Tibétains. Au cours de notre recensement, nous avons pu constater qu'à l'exception de la littérature française, en général, il y a une certaine dispersion dans le choix des textes, des auteurs, des courants littéraires des pays étrangers. En revanche, certaines périodes littéraires sont évidemment privilégiées (la deuxième moitié du XIX^e siècle, par exemple, du fait de la littérature réaliste en Europe). Ces constatations suggèrent l'absence d'un projet de traduction littéraire en tibétain bien défini et structuré, et un manque de recul et de réflexion approfondie – de la part des agents de la médiation littéraire – par rapport aux œuvres disponibles et autorisées en Chine. Néanmoins, si une véritable politique de sélection pour les traductions tibétaines nous paraît difficile à saisir, on peut pourtant remarquer des tendances générales. Pendant mes entretiens avec les éditeurs/écrivains des divers magazines, j'ai pu constater que – sans jamais oublier le principe de l'auto-censure – les lectures et les goûts personnels des traducteurs jouent un certain rôle dans le choix des textes à traduire. Cependant, *satisfaire* les goûts du lectorat sans oublier la *qualité littéraire* de l'œuvre choisie, mettre l'accent sur une certaine vision didactique et instructive de la littérature visant à *éveiller* le lecteur, constituent les critères de choix le plus souvent évoqués par les éditeurs. Ainsi, on privilégie les traductions de textes proches d'une certaine sensibilité tibétaine, ou qui évoquent certaines réalités comparables à la réalité tibétaine (comme on peut en trouver dans la description des sentiments du berger provençal de « Les Étoiles » de Daudet par exemple ; ou dans les poèmes de Tagore, expression excellente de l'âme indienne en langues bengali et anglaise ; ou encore, dans la religiosité moderne, profonde, humaine, enracinée dans la vanité de toute chose de certains poèmes de Baudelaire tels que « Correspondances », « Le Mauvais moine », « La Vie antérieure », etc.). On évite les compositions trop sophistiquées voire obscures, et on privilégie des textes présentant une texture assez linéaire, comme on en trouve dans certains contes populaires tibétains (ce qui explique une prédilection pour une certaine forme de vraisemblance réaliste dans la description). D'autre part, le lecteur tibétain apprécie les narrations où les déterminations spatio-temporelles sont assez floues, comme on en trouve dans les descriptions traditionnelles de faits magiques extraordinaires (ce qui peut expliquer un certain goût pour le réalisme

magique). Et si on propose des réalités très différentes de celles du Tibet, on apprécie le détail descriptif qui aide l'imagination. Puis, dans le but de faire un choix qualitativement sûr, on fait souvent confiance à la renommée mondiale de l'auteur, avec un penchant pour les Prix Nobel de littérature (Tagore, Prix Nobel en 1913; Dario Fo, en 1997; Wislawa Szymborska en 1996, Sartre en 1964, Nadjib Mahfuz en 1988, etc.). Enfin, pour éveiller et instruire le lectorat, on propose des textes qui poussent à la réflexion sociale et individuelle (cf. « La Parure » de Maupassant et « La Dernière classe » de A. Daudet). Dans le même but éducatif, on présente des auteurs, des courants, un vocabulaire nouveau qui peuvent aider le lecteur à se familiariser avec des goûts littéraires divers et variés. À ce propos, par exemple, le groupe éditorial de *sBrang-char*, en octobre 1999, discutait de la possibilité de pratiquer une véritable politique de censure des textes poétiques pour stimuler la composition en prose et sensibiliser le lecteur à la lecture des fictions.

Toujours au sujet des critères de choix adoptés pour la réalisation des traductions tibétaines de textes occidentaux, l'exemple de « La Dernière classe » d'Alphonse Daudet (1840-1897) mériterait une réflexion en soi. Ce conte, qui dans la version chinoise fait partie des textes obligatoires du programme national de littérature pour le collège (*chuzhong yuwen jiaoxue dagang*) en RPC, a été inclus (en traduction en langue nationale) comme texte facultatif dans le programme gouvernemental de littérature des collèges des minorités nationales (*chuzhong minzu yuwen jiaoxue dagang*).⁷² *La Dernière classe* est sûrement enseignée en Chine pour ses fortes résonances avec le discours patriotique et nationaliste chinois. Mais quel peut être son effet sur le lectorat tibétain en RPC lorsque, par effet de miroir, on perçoit certaines analogies entre l'actuelle situation culturelle tibétaine et l'interdiction d'apprendre le français dans l'Alsace occupée par les Prussiens en 1870 ?

VI. Quelques remarques l'intertextualité

D'après le travail de dépouillement des magazines littéraires tibétains mené jusqu'à présent, nous avons constaté que, dans la nouvelle littérature tibétaine, la présence française passe aussi par des procédés intertextuels de citations, évocations et allusions à la France et à sa littérature. Très souvent, l'écrivain lui-même signale la présence d'une citation en note en bas de page sans, pourtant, en donner les références bibliographiques permettant de remonter aux sources. On notera que la présence des citations n'empêche pas l'originalité du texte poétique, les passages rapportés s'inscrivant dans des discours littéraires où tout peut devenir une source d'inspiration artistique. IJang-bu (né en 1963), par exemple, qu'on a mentionné pour son activité d'éditeur chez *Bod kyi rtsom-rig sgyu-rtsal*, mais aussi pour son œuvre poétique remarquable, fait parfois appel à ces procédés et intègre des citations dans son discours poétique. Dans « Zhogs glu » (Chant matinal) par exemple, il évoque la célèbre valse de Strauss rapprochant « Le Danube bleu » d'une « mer qui entre dans l'esprit des jeunes »⁷³.

⁷² Je remercie Janet Upton pour les informations à ce sujet.

⁷³ IJang-bu, « Zhogs glu » (Chant matinal); in IJang-bu, 1996, 16-18.

Dans « Teng zhig » (Une fois) et « Na-chung-ma » (La Jeune fille)⁷⁴, il cite des vers de Baudelaire tandis qu'il dédie son poème « Zhe-mer-mer » (Nausée)⁷⁵ à Sartre. Dans ce poème, derrière l'allusion évidente, le titre tibétain, « Zhe-mer-mer », suggère plutôt l'idée physique du vomissement que celle de la nausée, et le contenu est bien loin du texte sartrien. Signalons aussi que IJang-bu, dans « Zla-'od » (Clair de lune)⁷⁶, cite 4 lignes tirées de « Yu xiang » (L'allée sous la pluie)⁷⁷, célèbre poème de Dai Wangshu (1905-1950), le poète chinois d'école française par excellence. Étudiant de français à l'université *Aurore* de Shanghai, puis étudiant étranger en France, « symboliste fondateur de l'école moderniste »⁷⁸, Dai Wangshu fut parmi les créateurs de la revue *Xiandai* (*Les Contemporains*, titre français en couverture) à Shanghai en 1932. Dans son ensemble la citation tibétaine du poème chinois est fidèlement reproduite. La comparaison de l'original chinois avec la version tibétaine montre une inversion (dans la citation tibétaine) de la deuxième ligne avec la troisième :

ORIGINAL CHINOIS	TRADUCTION de l'ORIGINAL	CITATION TIBÉTAINE	TRADUCTION de la CITATION
Ta shi you	Elle possède assurément	Kho-mor ldan-pa ni	Elle possède
Ningxiang iyang de yanse	Du lilas le teint de fleur	li-shi lta-bu'i dri- bsung	Du lilas le parfum
Ningxiang yiyang de fenfang	Du lilas le parfum	li-shi lta-bu'i kha- dog	Du lilas le teint
ningxiang yiyang de youchou	Du lilas la tristesse ⁷⁹	li-shi lta-bu'i gdung- ba	Du lilas la tristesse

On notera que, dans « Clair de lune », outre cette référence directe à « L'allée sous la pluie », l'atmosphère mélancolique générale du poème, ainsi que le prétexte déclenchant la composition (la rencontre entre le poète et une fille solitaire et triste), et son message (l'illusion de toute beauté et la vanité du bonheur fugace) sont très proches du poème chinois. De plus, le poème tibétain, dans la mesure où il s'inspire d'un poème chinois riche en références à la littérature occidentale, évoque aussi indirectement toutes les sources occidentales qui ont pu inspirer Dai Wangshu : les « jeunes filles chargées de lilas » des *Tristesses* de Francis Jammes, *L'allée du Luxembourg* de Nerval, *La Passante* de Baudelaire, etc.⁸⁰

En novembre 1999, alors qu'il se trouvait à Paris pour participer à la Cinquième biennale des poètes en Val-de-Marne, IJang-bu a composé un

⁷⁴ IJang-bu, « Teng zhig » (Une fois); « Na-chung-ma » (La Jeune fille); in IJang-bu, 1996, 88-89; 166-167. Des deux références baudelairiennes, la première n'a pas été repérée; la deuxième est « la forêt des symboles » dans « Correspondances ».

⁷⁵ IJang-bu, « Zhe-mer-mer » (Nausée); in IJang-bu, 1996, 86. Traduction française par Lara Maconi, in Lara Maconi, 2001 (a).

⁷⁶ IJang-bu, « Zla-'od » (Clair de lune); in IJang-bu, 1996, 64-65.

⁷⁷ Dai Wangshu, « Yu xiang » (L'allée sous la pluie), in *Wodi jiyi* (*Mes mémoires*), 1929.

⁷⁸ Michelle Loi, 1980, 6.

⁷⁹ Traduction française de l'original chinois par Michelle Loi, 1980, 85-86.

⁸⁰ Voir Michelle Loi, 1980, 85-86.

ensemble de quatre poèmes dont le titre collectif *Pha-ri dang 'brel-ba med-pa*⁸¹ (*Sans rapport avec Paris*, 22.11.1999) rappelle Paris, lieu d'origine et occasion inspiratrice de ces poèmes. L'évocation du voyage en France ne servant que de prétexte créatif, les poèmes sont des réflexions générales sur l'homme et la vie. O-rgyan rDo-rje (1961), éditeur de *Lho-kha'i rtsom-rig sgyu-rtsal*, poète talentueux et très connu au Tibet, était également en France à l'occasion de cette même biennale de poésie. « Ngas khyod la kha-rdung gtong » (Je t'accuse) est le titre d'inspiration zolienne d'un de ses poèmes traduits en français par Heather Stoddard⁸². Par l'accusation dont il est question, (évoquant la mémoire de Don-grub-rgyal, père de la nouvelle littérature tibétaine qui s'est suicidé en 1985), l'auteur reproche à l'ami écrivain d'avoir abandonné la vie, gâché son talent, quitté ses proches. Ce poème est donc très loin des thèmes socio-politiques concernant l'*Affaire Dreyfus*. Quant à Don-grub-rgyal, avait-il lu « Le mauvais moine » de Baudelaire (dans *Les Fleurs du mal*) quand il composa la nouvelle « sPrul-sku » (Le moine réincarné)⁸³ qui, également, dénonce le « [...] charlatanisme de [...] plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité [qui] prenant pour atelier le champ des funérailles, glorifiait la Mort avec simplicité » (Baudelaire, v. 6-8) ? Signalons, enfin, un dernier exemple d'évocation française dans la littérature tibétaine avec la référence à Balzac dans le poème « Bu-mo'i mdun-du » (Face à ma fille) par rTa-mgrin mGon-po⁸⁴. Ce poème s'ouvre avec une mention directe du Père Goriot (*bgres-song* Ka'o-rod, litt. « le vieux Goriot ») qui, à la première personne (*nga*, « je »), s'adresse à sa fille (*khyod*, « toi ») lui demandant pourquoi elle l'insulte en l'appelant le « vieux Goriot ». De même que dans l'œuvre balzacienne, dans ce poème, « je » (à savoir, le Père Goriot) est l'image de l'amour paternel victime d'incompréhension. Il se sacrifie pour sa fille, il lui donne tout son amour et sa richesse pour ne recevoir que de l'ingratitude en échange. Ce poème – qui se conclut avec la même question qui l'a ouvert (« Pourquoi tu m'insultes en m'appelant le vieux Goriot ? ») – est peut-être évocateur d'un certain regard critique, détaché, voire irrévérencieux qu'une partie de la jeunesse tibétaine porte sur les « vieilles » valeurs traditionnelles qui ont fait la richesse de la culture tibétaine d'hier et d'aujourd'hui.

L'étude des activités réceptrices ci-dessus proposée suggère qu'à présent, les intérêts du monde littéraire tibétain sont fortement dirigés vers la connaissance et la réception des littératures étrangères et que le sujet de la traduction – au sens propre de travail translinguistique des textes, et au sens large de transmission d'idées et d'échange culturel – est central. Néanmoins, on constate que l'activité de traduction demeure insuffisante et que la présence française dans la nouvelle littérature tibétaine n'est point quantitativement importante. Dans cette étude, nous avons pu voir qu'en termes de traductions, la littérature française suit les littératures chinoises, tibétaine d'expression chinoise,

indienne et russe, et qu'en général, elle est considérée comme « une » des littératures constituant l'ensemble plus vaste de la « littérature occidentale ». On notera, par ailleurs, que les traductions de textes en prose l'emportent nettement sur les traductions de poèmes (le genre du conte d'inspiration morale étant largement privilégié) ; que les auteurs réalistes gagnent la faveur des traducteurs ; et que la pratique de la « re-traduction » des textes français déjà traduits en tibétain ailleurs est assez répandue. Le prestige de la France, sa culture et sa littérature sont pourtant présents parmi les intellectuels tibétains, bien que, pour eux, la connaissance de l'étranger reste très souvent indirecte, et le prestige français reste celui de la littérature d'école française en Chine. Pour la Chine, il s'agit d'une tradition d'études littéraires françaises qui possède plus d'un siècle d'histoire, une tradition commencée à la fin du XX^e siècle avec les premières traductions chinoises de textes français (*La Dame aux camélias*, par exemple, traduite par Lin Shu en 1889) et les premiers séjours en France de ces étudiants chinois qui ont fait l'histoire de la littérature moderne en Chine dans les années 1920 et 1930. Il s'agit d'une tradition qui s'est consolidée grâce aussi à la bénédiction que Marx conféra à l'œuvre de Balzac et au support que la littérature réaliste (française entre autres) a reçu de la part des autorités socialistes.

Mais pour développer les activités de traduction de la littérature française au Tibet, l'existence d'importants travaux réalisés en Chine et la bénédiction d'une certaine littérature française de la part de Pékin ne sont point suffisants. Liés au chinois comme langue-relais d'approche de l'autre, limités par des difficultés politico-logistiques importantes, par une éducation et des matériaux d'étude insuffisants, une maturité littéraire moderne encore faible et l'impossibilité de se former à l'étranger ; conditionnés par des lectures hétérogènes, des informations révisées, dispersées et sélectionnées, un climat politique et des enjeux économiques qui tendent à dévaloriser le statut de l'intellectuel, les Tibétains recherchent leur voix littéraire, moderne et créative, dans la cacophonie de la double culture et d'une diglossie largement répandue. Les déformations phonétiques des noms des écrivains étrangers dans la transcription tibétaine ne sont qu'une conséquence évidente de la pratique de la traduction indirecte. Alors que le tibétain, pour ses spécificités linguistiques, peut rendre les diverses phonétiques étrangères avec une fidélité certaine, le passage à travers les altérations phonétiques de la transcription en caractères chinois accroît largement l'écart entre la phonétique originale d'un nom et sa version tibétaine. Pour cela, le travail d'identification des auteurs et des textes étrangers en transcription indirecte tibétaine est souvent très ardu.

La nouvelle littérature tibétaine est une littérature qui se questionne, qui cherche à comprendre, à se comprendre, qui se cherche. Pour cela, le désir de connaître « l'autre » (qui passe aussi par l'intérêt pour la littérature étrangère) ne ressort pas seulement d'une curiosité gratuite. Il reflète la nécessité de chercher ailleurs des formes et des contenus nouveaux qui servent d'une part, à élaborer une littérature et une culture nouvelles ; d'autre part, à mieux définir sa propre identité nationale, culturelle, individuelle. En fait, le thème sous-jacent de cette nouvelle littérature est le problème de l'identité nationale. Que signifie être un écrivain tibétain de nos jours au Tibet de Chine ? Les critères traditionnels, tels que la langue, la représentation territoriale, les traditions religieuses, le système

⁸¹ Copie manuscrite.

⁸² Heather Stoddard tr., 1995.

⁸³ Don-grub-rgyal, « sPrul-sku » (Le réincarné), *sBrang-char*, 1981.3. Traduction chinoise par Chen Qingyin, « Jia huofu de gushi » (L'histoire du moine imposteur), in *Dangdai zangzu duanbian xiaoshuoxuan*, Beijing, Minzu chubanshe, 1985, 304-328. Traduction française par Françoise Robin, 1998.

⁸⁴ rTa-mgrin mGon-po, « Bu-mo'i mdun-du » (Face à ma fille), *sBrang-char*, 1990.3.

social traditionnel sont-ils toujours à même de définir l'identité tibétaine dans le contexte actuel ? La question est fondamentale et urgente au Tibet aujourd'hui. Ce qui explique pourquoi, pour les Tibétains, s'ouvrir à l'autre, se faire connaître, connaître le regard que l'autre porte sur le Tibet et sa culture, lire (pourquoi pas ?) Alexandra David-Néel en chinois, est non seulement culturellement intéressant et intellectuellement stimulant, mais aussi nécessaire pour pouvoir mieux redéfinir les contours de sa propre identité. Pour les Tibétains, aujourd'hui, traduire et être traduit sont une nécessité plus que jamais d'actualité.

Lara MACONI

BIBLIOGRAPHIE

- *Action Poétique. Tibet aujourd'hui*, Numéro spécial, 157, Hiver 1999-2000, 3-119
- CHA-RIS Ban-de-sgom, « rTsom-rig yig-sgyur gyi gnad-don 'ga' che-long tsam brjod-pa » (Considérations préliminaires sur le sens de la traduction littéraire), *Bod gyi rtsom-rig sgyu-rtsal*, 1990.6, 50-61.
- CI Duo, « Zangwen chuanguo ji fanyi », (Composer et traduire en tibétain) *Xueyu wenhua*, 1990, n° d'hiver, 29-30.
- *Id.*, « Yuelun Zangzu wenxue he wenxue fanyi » (Sur la littérature tibétaine et la traduction littéraire), *Zangyuwen wenzuo (Écrits de langue tibétaine)*, 1994, vol. shang, 49-58].
- GOLDSTEIN Melvin C., *A History of Modern Tibet, 1913-1951. The Demise of the Lamaist State*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1989.
- GRÜNFELDER Alice, « Tashi Dawa and Modern Tibetan Literature », in Ernest Steinkellner ed., *Tibetan Studies. Proceedings of the 7th Seminar of the International Association for Tibetan Studies, Graz 1995*, Wien, 1997 (a), 337-345.
- GRÜNFELDER Alice, *An den Lederriemen Geknotete Seele. Erzähler aus Tibet*, Zürich, Unionsverlag, 1997 (b).
- KAPSTEIN Matthew T., « The Indian Literary Identity in Tibet », in Sheldon Pollock ed., *Literary Cultures in History*, University of California Press, 2001, à paraître.
- LING Li éd., *Han zang fanyi lilun yu shijian (Chinois-tibétain. Théories et pratiques de traduction)*, Chengdu, Sichuan minzu chubanshe, 1998.
- LIU Lydia H., *Translingual Practice. Literature, National Culture, and Translated Modernity. China, 1900-1937*, Stanford, Stanford University Press, 1995.
- LJANG-BU, *IJang-bu'i rtsom-btus. sNyan-ngag deb (Recueil de poèmes de IJang-bu)*, Éditions du peuple du Gansu, 1996.
- MA Lan (Maconi Lara), « Dui Dangdai zangzu wenxue de yidian kanfa : chaoyue, benyuan, zheli » (Sur la littérature contemporaine tibétaine : Transcendance, Origines, Sagesse), *Gesang hua*, 1996.1, 61-62.
- MACONI Lara, *Lhasa-Pékin : L'Exemple de Yang Zhen (dByang-can), jeune femme écrivain tibétaine*, mémoire de DEA, Paris, INALCO, soutenu le 18/9/1998, non publié.
- *Id.*, présenté et trad. par, « Poètes tibétains », *Neige d'août. Lyrisme et Extrême-Orient*, n° 4, 2001 (a).
- *Id.*, « Lion of the Snowy Mountains: The Tibetan Poet Yi-dam Tshe-ring and his Chinese Poetry. Reconstructing Tibetan Cultural Identity in Chinese », in *Tibetan Studies. Proceedings of The 9th Seminar of the International Association for Tibetan Studies, Leiden 2000*, à paraître, Leiden, Brill, 2001 (b).
- *Id.*, « Interview de Yang Zhen », « Le Roman et moi », « La Divinité asexuée », *Neige d'août. Lyrisme et Extrême-Orient*, n° 5, 2001 (c), à paraître.
- LOI Michelle, *Poètes chinois d'écoles françaises*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1980.
- RDO-RJE Rin-chen, « rTsom-rig gi lad-'bri sgyu-rtsal gyi skor rags-tsam gleng-

- ba » (À Propos de l'art d'imiter en littérature), *sBrang-char*, 1994. 1, 51-62
- ROBIN Françoise, *Don-grub-rgyal (1953-1985), L'Enfant terrible de la nouvelle littérature tibétaine*, Paris, Langues'O INALCO, DREA de tibétain, juin 1998, non publié.
- RUEGG David S., *Ordre spirituel et ordre temporel dans la pensée bouddhique de l'Inde et du Tibet*, Paris, De Boccard, 1995.
- SANGS-RGYAS ed., *Phyi-gling-ba'i sgrung-thung phyogs bsgrigs (Cap sur les contes étrangers)*, Xining, Éditions des nationalités du Qinghai, 1985, 1994.
- STODDARD Heather, *Le Mendiant de l'Amdo*, Paris, Société d'ethnographie, 1985.
- Id., « Tibetan Publication and National Identity », in R. Barnett & S. Akiner eds., *Resistance and Reform in Tibet*, Indiana University Press, Bloomington, 1994, 121-156.
- Id., « Suicide of a Modern Tibetan Writer and Scholar », in *Tibetan Studies, Proceedings of the 6th Seminar of the IATS*, Oslo, 1994, 825-836.
- Id., tr., « Je t'accuse », *Caravanes*, n° 4, Paris, 1995.
- SE Bo, « Richiami magici », Lara Maconi tr., *Il diario della settimana*, n° 37, Septembre 1997.
- SHAKYA Tsering W., « Politicisation and the Tibetan Language », in Robert Barnett éd., *Resistance and Reform in Tibet*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 1994, 157-165.
- STEWART Frank, BATT Herbert J., SHAKYA Tsering eds, *Song of the Snow Lion. New Writing from Tibet*, Manoa 12. 2, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000.
- TAGORE Rabindranath, *Le Vagabond et autres histoires* (traduit du bengali), Collection Folio, 1962.
- TSHE-RDOR, « Bod kyi deng-rabs rtsom-rig skor gleng-ba » (Sur la littérature contemporaine au Tibet), in *sKyed-ma'i bka'-drin (Sollicitude pour la mère)*, Maison d'édition du peuple de la RAT, Lhasa, 1995 (a).
- Id., « Bod gyi rtsom-rig dang rtsom-rig yig-sgyur la dpyid-pa rags-tsam byas-pa » (Sur la littérature tibétaine et la traduction littéraire), *Bod gyi rtsom-rig sgyu-rtsal*, 1995 (b), 124-35.
- Id., « Dus-rabs gsar-pa'i bod-yig gi rtsom-rig bya-gzhag la blta-ba » (Considérations sur la littérature tibétaine du nouveau siècle), *Bod gyi rtsom-rig sgyu-rtsal*, 1999. 2, 47-62.
- YIXI Danzeng, *Les Survivants*, Shen Dali, Jacqueline Desperrois tr., Beijing, Collection Panda, 1987, 1990.
- ZHANG Yinde, « Contemporanéité, modernisme et modernité : activités réceptrices de la revue *Xiandai* », in I. Rabut, A. Pinot eds., *Pékin-Shanghai. Tradition et modernité dans la littérature chinoise des années trente*, Paris, Bleu de Chine, 247-282.
- ZHAXI DAWA, *Les Splendeurs des chevaux du vent*, Bernadette Rouis tr., Arles, Actes Sud, 1990.
- Id., *Le Mutisme du sage*, Bernadette Rouis tr., in Annie Curien éd., *Anthologie de nouvelles chinoises contemporaines*, Paris, Gallimard, 1994, 315-321.
- Id., *Tibet, les années cachées*, Emilienne Daubian tr., Paris, Bleu de Chine, 1995.